



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

VILLAT (Louis).....	<i>La Corse en 1789</i> (Thèse pour le Doctorat ès-lettres)....	1
SANTONI (François).....	<i>Le problème Corse et la décentralisation</i>	5
MARINI (R. P. Dom. Ph.)..	<i>Un livre au pilon</i> (Début de la Révolution Corse,) (II fin)..	13
MATTEL-TORRE (J. F.)....	<i>Paolo Maria Mariotti</i> (II fin)..	17
FRANCESCHINI (Emile)...	<i>A propos d'un livre d'or</i>	21
CHUQUET (Arthur).....	<i>Documents historiques concernant la Corse en 1815 et 1816</i> (II).....	25
POLI (Xavier).....	<i>Les Cousins de l'Empereur</i> (Les Tirailleurs Corses) (II)...	29

LA CORSE MODERNE. — *La Tour de Sénèque* (gravure) par Marien MARTINI. — Le monument de Ponte-Novo (Général Canonge). — *Nouvelles bibliographiques* ; Histoire des Corses, par A. AMBROSI (P. Courtillier). Milia; par J. B. MARCAGGI. — A propos de Jean Cousin et de la découverte de l'Amérique. par F. de Morati Gentile, p. 1 à 8

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions Touristiques de la Corse*, par L. VILLAT. La région du Centre (I). — *Souvenirs de Corse* : Le Chemin de Tégime (II fin) ; Ajaccio à Noël, par Paul CHAUVET (II fin). — Le Lion de Roccapina (poésie), par l'Abbé Ph. FERRACCI. pages 9 à 16

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, de l'Amicale Corse de Saïgon et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois *Revues* distinctes, une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. ; Etr. 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. Etr. 15 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44. par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la Société des Sciences. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'Annu Corsu.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.

CHUQUET (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro ; Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.

GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de Nos Géorgiques et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.

PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de l'Institut-Pasteur d'Algérie.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

ETUDES HISTORIQUES

La Corse en 1789⁽¹⁾

La question corse était résolue : la Corse était française, non plus par un traité, mais de sa libre volonté. Certes, au lendemain de 1768, l'adhésion n'avait pas été unanime : quelques-uns s'étaient obstinés dans la haine farouche du vainqueur ; d'autres, comme Buttafoco ou Giubega, prévoyant les événements, en avaient facilité le succès et s'étaient inclinés sans grandes formalités préalables devant le maître nouveau ; d'autres enfin, comme la masse de la nation, avaient attendu et laissé faire. Mais déjà, à l'heure où commence cette histoire, il ne dépendait de personne en Corse que la conquête n'eût pas lieu et que la province ne devint pas française : longuement préparée, esquissée déjà à plusieurs reprises, elle était dans la logique des faits : « Le pays était las de la guerre et de la misère ; la France apportait la paix et la fortune : chacun devait désertir et abandonner les drapeaux de la patrie pour voler sous le joug d'une puissance étrangère, dont la force pouvait écraser les factions intérieures de l'Etat et le défendre contre les ennemis du dehors (2).

Or, après vingt ans écoulés, il était impossible de ne pas constater la valeur des résultats obtenus. La conquête n'avait apporté dans les institutions du pays, dans son statut politique, intellectuel ou moral, aucun de ces bouleversements profonds qui brisent les traditions et déconcertent à tout jamais les esprits et les caractères. Ce qu'il fallait aux Corses,

(1) Au moment où ce fascicule paraîtra, notre éminent collaborateur et ami, M. Louis Villat, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, aura soutenu en Sorbonne ses thèses pour le doctorat ès lettres, et nous nous associons par avance au triomphe qui nous en sommes assuré et aucun de ceux qui connaissent M. L. Villat ne nous contredira — récompensera par le plus haut des titres universitaires sa jeune carrière et son remarquable talent. Mais il y a plus, car il s'agit des premières thèses de doctorat ès lettres consacrées à la Corse : par ses alliances de famille, par ses travaux antérieurs, M. L. Villat était tout désigné pour être l'initiateur d'un mouvement qui, souhaitons-le, sera continué, et, il peut en garder la légitime fierté, comme le faisait prévoir naguère un autre défricheur de notre histoire nationale, l'abbé Letteron.

Les deux thèses sont consacrées à la Corse de 1768 à 1789 depuis le traité, qui, signé à Versailles (et non à Compiègne) fit la Corse française (mais ne la vendit pas) — c'est par ces deux rectifications définitives que débute ce volumineux travail — jusqu'au décret de

(2) POMMEREUL, II, 120.

VI. — N° 31, JANVIER-FÉVRIER 1925.

épuisés par une guerre de quarante ans et par la résistance opiniâtre contre Gênes, c'était la paix, la sécurité, la possibilité d'un travail fécond et réparateur : la domination française leur avait donné, sinon complètement, du moins dans une large mesure, le repos nécessaire, l'ordre, la régularité dans l'administration, bienfaits, inestimables et que depuis longtemps la Corse ignorait. L'agriculture encouragée et des industries créées ; le commerce revivifié, des routes ouvertes et des ports aménagés ; des hôpitaux multipliés et mieux organisés : tels étaient les avantages matériels immédiatement tangibles. Pour la Corse, la monarchie avait assoupli, adouci les rigueurs de son administration métropolitaine en matière de finances et de justice, faisant bénéficier la province nouvelle de sa longue expérience et ne lui apportant pas « la mau-

d' « intégration » et d' « incorporation » rendu par la Constituante. Dans la thèse complémentaire (1) M. L. Villat passe en revue les documents cartographiques, les sources et les travaux modernes qui constituent sa bibliographie : il y a là une masse énorme de matériaux découverts dans les Archives publiques ou privées, utilisés pour la première fois, critiqués avec pénétration. Ce travail de classement rendra des services inappréciables ; malheureusement il n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires, ce qui achève de le rendre précieux, dans tous les sens du mot.

Quant à la thèse principale (2) elle étudie, tous les efforts de l'administration française et, comme on dit, du « despotisme éclairé », pour régénérer la Corse avec la collaboration des États. Elle se déroule avec aisance, et dans cette forme élégante et solide dont l'auteur a le secret, au milieu des événements les plus compliqués et les plus confus. La physionomie de Marbeuf et celle des intendants (tels que M. de Boucheporn) dominent toute cette histoire, et aussi celle de Napoléon Bonaparte, dont la jeunesse est contemporaine de ces événements. Car ce qui reste au fond du tableau c'est toujours la Corse, qui souffre, qui travaille, qui se relève et dont l'esprit public, formé dans l'épreuve, se trouve éclairé de la lumière la plus vive et parfois la plus inattendue. Chemin faisant, M. Villat fait justice des légendes et des erreurs qui encombrant cette partie de notre histoire ; elle lui devra d'être complètement et définitivement renouvelée (3).

Nous consacrerons à ces thèses les comptes-rendus que méritent leur ampleur et leur exceptionnelle nouveauté. Dès à présent nous avons voulu permettre à nos lecteurs d'en apprécier l'intérêt en publiant quelques extraits de la conclusion. — A. C.

(1) L. Villat, *La Corse de 1768 à 1789, essai de bibliographie critique* thèse complém. pour le doctorat ès lettres, Paris 1925 (1 vol. in 8 de 150 p.).

(2) L. Villat, *La Corse de 1768 à 1789*, thèse pour le doctorat ès lettres, Paris, 1925 (2 vol. in 8, XXXII, 350 pages). Prix : 60 francs.

(3) Cf. p. 421-490. les vingt appendices (textes inédits, tableaux du personnel administratif, discussions critiques, etc.) qui représentent tant de patientes recherches et de si curieuses trouvailles.

vaie constitution de ses tribunaux et les défauts de sa jurisprudence » (1). Hostile à tout ce qui pouvait contrarier le principe de légitimité, elle n'avait cessé de combattre Paoli dans sa personne et dans tout ce qui pouvait subsister de son œuvre et de son esprit ; mais elle avait recherché la collaboration des Corses : les Etats de Corse et les Commissaires du roi avaient rivalisé d'activité laborieuse pour le bien du pays. Et c'est ainsi que la Corse était devenue française, sans avoir été francisée au sens brutal du mot. La Corse ne cessait pas d'être corse, elle l'était même plus que jamais : elle n'était francisée que dans la mesure — d'ailleurs extensible — où il était nécessaire et suffisant qu'elle le fût pour se sentir pleinement française (2). Dans un vieux pays comme la France où la grandeur nationale est faite de la variété persistante des éléments provinciaux, elle gardait sa physionomie.

Aussi bien les seuls avantages matériels n'auraient-ils pas suffi à gagner une population fière, infiniment susceptible, et qui tenait par-dessus tout au maintien de ses antiques franchises. « Il faut, pour que le sentiment national s'enracine dans ces conditions chez les derniers-nés de la Cité, que la Cité où ils entrent ait à leurs yeux du prestige. Si le changement de patrie apparaît, à tort ou à raison, comme une déchéance, il ne sera jamais subi que comme une épreuve provisoire. » Or, la France de Louis XV et de Choiseul, la France de Marbeuf et de M. de Boucheporn était toujours la grande nation, gardienne du droit et protectrice des opprimés. Elle appelait à elle, pour la hausser aux premiers rangs de l'armée et de l'administration, l'élite de la jeunesse corse, organisant pour elle tout un système d'enseignement d'Etat. Aux députés des Etats elle apprenait peu à peu la notion de l'intérêt général supérieur aux égoïsmes des individus, des familles ou des clans. Et pour achever cette œuvre délicate et féconde, elle leur demandait enfin de participer aux affaires générales de ce royaume de France dont ils étaient, en esprit et en vérité, partie intégrante. Le roi n'a-t-il pas entendu que les députés de Corse, comme ceux des autres parties de son royaume soient munis d'instructions et de pouvoirs généraux et suffisants « pour proposer, remontrer, aviser et consentir tout ce qui peut concerner les besoins de l'Etat, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et stable dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale de notre royaume et le bien de tous nos sujets (3) ? »

(1) POMMEREUL, II, 218.

(2) Cf. les expressions de M. Albert Petit à propos de l'Alsace (*Comment l'Alsace est devenue française*, Paris, 1916, p. 73).

(3) Lettre royale du 22 mars 1789 (cf. ch. XII, p. 366, n. 126).

Mais voici, qu'entre le souci minutieux et parfois mesquin des seuls intérêts insulaires, et la préoccupation — plus ample et plus grandiose — des événements de France, la Révolution va déterminer comme une rupture d'équilibre : elle va contribuer à entraîner la Corse hors d'elle-même, et le travail qui s'était poursuivi avec ténacité pendant vingt années de « despotisme éclairé » va être pour longtemps arrêté.

... Les Corses vont se lancer avec enthousiasme dans les discussions générales et participer à la régénération de la France en s'oubliant eux-mêmes. Cela d'ailleurs est une façon de parler, car ils ne feront, en agissant ainsi, qu'obéir aux tendances profondes de leur nature et au goût impérieux qui entraîne encore le moindre d'entre eux vers les discussions politiques : et peut-être aussi y verront-ils le meilleur moyen de travailler pour eux-mêmes et d'attirer sur leur patrie l'attention reconnaissante des divers gouvernements de la métropole. En réalité, ils se détournent eux-mêmes de la Corse et doivent être rendus les premiers responsables d'une longue et parfois douloureuse désaffection dont leurs descendants accuseront parfois la métropole avec véhémence. Que penser, à cet égard de Napoléon Bonaparte, dont la gloire acheva sans doute de gagner à la France le cœur de la Corse mais, qui, tout compte fait, fit peu de chose pour son île natale (1), dont il constate souvent la torpeur économique (2) ?

Et désormais, dans la France nouvelle, issue de la Révolution, la Corse cherchera, en tâtonnant, à rétablir un équilibre rompu depuis 1789. Il ne s'agit plus de savoir si la Corse est française : elle l'est et définitivement et, qu'elle que soit la forme que puisse revêtir, dans l'île tumultueuse, pauvre et méconnue, un mécontentement souvent légitime (3) elle est « partie intégrante » du territoire français et de l'âme française. La domination anglaise de 1794-1796 n'est qu'un épisode insignifiant et sans portée, et qui prouve seulement que la Corse est pour les Anglais une « énigme » dont ils ne possèdent point la clef (4). La France avait essayé de déchiffrer

(1) Cf. pourtant les « Lettres de Napoléon, relatives à la Corse » reproduites par l'abbé Letteron, dans le Bull. Soc. Sc. hist. Corse, 1911, 3^e trim., p. 173-276 (136 lettres, échelonnées du 21 mai 1796 au 21 mai 1815).

(2) « Le pays, ne produit rien », écrit-il le 2 mars 1811 au comte de Cessac (CHUQUET, *Ordres et Apostilles de Napoléon, 1799-1815*, t. III, p. 373).

(3) Cf. L. VILLAT, *La question Corse* (Revue de Paris, 1^{er} sep. 1913).

(4) Ce sont les expressions de Sir Gilbert Elliot, vice-roi de Corse dans une lettre à H. Dundas du 19 Juillet 1796 (*Corresp. de Sir G. Elliot*, trad. de Caraffa, Bull. Soc. Sc. hist. Corse, janv.-juin, 1895 p. 449).

cette énigme, en inclinant vers elle tout son esprit et tout son cœur. La question diplomatique avait été résolue, en fait et en droit, avec une décision singulière, par Choiseul et ses successeurs. Et puis, on avait abordé les deux aspects « intrinsèques », si l'on peut ainsi parler, du problème corse : l'organisation administrative de l'île et son relèvement économique. Dans l'un et l'autre domaine, on avait beaucoup cherché avant de trouver des solutions satisfaisantes, et c'est ainsi que les tiraillements entre le maréchal de Vaux et Charodon, intendant et premier président du Conseil Supérieur, avaient précédé la collaboration féconde d'un Marbeuf et d'un Boucheporn. Ceux-là, du moins, avaient pu réaliser une œuvre immense de réparation économique, œuvre incomplète à coup sûr, qui fut brusquement arrêtée et qui ne fut jamais reprise, suivant un plan d'ensemble ; mais elle demeure imposante et utile. Et puisque les mêmes problèmes se posent encore aujourd'hui, parfois dans le terme où ils se posèrent à Marbeuf et à Boucheporn, administrateurs et économistes pourront encore profiter de leur expérience et s'inspirer de leurs leçons. Car ceux-là, plus que d'autres obtinrent des résultats, parce qu'ils eurent le mérite de croire à la Corse et de ne pas désespérer d'elle.

LOUIS VILLAT

ÉTUDES RÉGIONALISTES

Le problème Corse et la décentralisation

Depuis qu'a paru notre premier article sur ce sujet (1) les progrès du régionalisme littéraire, la décadence du despotisme politique, l'instinct de conservation du peuple corse ont montré avec une évidence croissante, à travers les circonstances les plus diverses, la nécessité d'une plus grande autonomie. Il faut renoncer à une entralisation purement bureaucratique qui n'enfante qu'inertie et indifférence. Il faut réserver à l'Etat les attributions qui lui sont essentielles, c'est-à-dire qui sont proprement nationales : diplomatie, défense nationale, sécurité extérieure et intérieure, organisation de la paix. Mais il faut établir dans le domaine régional une administration plus souple, plus libre, plus directement adaptée à chaque région et qui, chez nous, soit capable de susciter et d'utiliser les créations de l'âme corse. Tous nos besoins réclament cette délivrance, tous les faits s'éclairent par la connaissance de cette nécessité vitale.

(1) *Revue de la Corse*, n° 5, (Septembre-Octobre 1920).

I

Les productions du régionalisme littéraire ont été abondantes et significatives. Dans la presse périodique, nous trouvons un journal rédigé surtout en langue corse, *A Muora*, et dans beaucoup d'autres journaux (*Petit Marseillais*, *Courrier de la Corse*, *Eveil*, *Nouvelle Corse*, etc.) la part faite à notre langue est de plus en plus grande. De toutes ces manifestations la plus susceptible d'intéresser un public étendu, c'est la publication annuelle de l'*Annu Corsu* depuis 1923. Tout est sympathique dans ce mouvement. Les auteurs allient le sérieux du ton à l'ardeur de la jeunesse. Une exquise modestie leur a permis de situer à leur niveau véritable des précurseurs comme Santu Casanova et les fondateurs de *A Cispia*. Les tentatives d'unification orthographique, qui se heurtent à tant d'habitudes diverses, sont fermement poursuivies. Enfin une rare sincérité anime l'appel à la collaboration du public.

« Loin de nous dissimuler les défauts de notre œuvre inséparables d'un premier essai, nous accueillerons volontiers les observations et suggestions de nos lecteurs. »

Ainsi s'exprimaient dès la première année les fondateurs de l'*Annu Corsu*. Signalons-leur que *letterariu* (1923) et même *litterariu* (1924) n'est pas une expression corse de bon aloi, et que l'*Annu Corsu* tout seul vaudrait mieux comme titre. De même *pruduzione letterarie*, de même *illustratu*, *caratteristichè*.

Dans le chapitre suivant, *A chi leghie, a chi scrive*, les règles d'écriture sont excellentes, mais les règles de prononciation qui suivent entre parenthèses sont trop particulières : ainsi *vede e un tuccà* ne se prononce pas partout *bede* ; *da un bon ghiornu* ne se prononce pas partout *u von* : la prononciation est restée, dans beaucoup de dialectes, surtout vers le sud, conforme à l'étymologie. D'autres fois c'est la syntaxe qui n'est pas respectée : 1923 p. 18, l. 5, *azzicati*, le corse dit *azzicatu*.

Cependant dès la première année le recueil est remarquablement riche. Le moindre récit de Santu Casanova est un enchantement pour l'oreille. Les poésies de Bonifacio respirent la sagesse et la maturité d'une vie adoucie et améliorée par l'expérience même de la douleur. Quelle connaissance délicate de l'humanité dans ses vers, depuis le *Predicozzu* jusqu'à *U piu chjugu* ! que de nuances morales dans cette prose nombreuse et savoureuse (*U Scupatu*) !

La poésie de P. Leca est d'une facture si savante qu'on s'imaginerait volontiers qu'elle ne peut posséder ce naturel un peu fruste qui caractérise notre pays. Mais c'est en vain

qu'on chercherait un passage où la description ne soit pas le pur tableau de la vie de nos villages ; tout s'y retrouve au naturel, jusqu'au chant de l'air et au parfum du ciste :

E si sente un ador di mucchiu frescu.

La mélancolie de la mort a là sa part légitime, qu'elle cherche à agrandir démesurément dans les trois pièces suivantes, dont l'une (*Voceru*) n'est qu'un exercice littéraire sur la donnée si peu corse de *Colomba*. J'excuse peut-être encore moins le sujet de la dernière : quoi, dans un poème dédié à la langue corse, oser dire : « di parlà corsu ormai s'é persu l'usu. » J'entends bien que l'on exagère l'excès du mal pour le conjurer ; mais est-ce en gémissant sur la mort de notre langue que nous atténuerons sa décadence ? C'est au contraire en nous réjouissant, en nous enorgueillissant de la parler, sans attendrissement excessif, sans désespérance fataliste, bref à la mode de nos pères. Puisse ce jeune poète secouer le voile de deuil qui couvre sa Muse, et laisser épanouir librement la secrète harmonie de ses vers et de ses pensées.

Après un hommage à Vattelapesca qui, sous une forme un peu italianisante, a écrit avec abondance et grâce, viennent trois pièces de vers et un développement en prose de J. P. Lucciardi, dont l'inspiration est toujours conforme à la finesse et au bon sens traditionnel de notre race. Puis voici Maistrale, chez lui la verve, le don des images naturelles, s'allient à toutes les ressources de notre art préféré, qui est l'art du récit. Oui, les Corses sont avant tout des conteurs, et Maistrale, malgré sa tête puissante de Marseillais, possède toutes les finesses du récit corse, avec cet enjouement que la littérature des siècles précédents légua au bon La Fontaine. Son style a la pureté classique : lisez la lettre à Lumbrigone, à ce fidèle Lumbrigone que n'oublie pas les lecteurs du « muzzicone de jurnale » du temps de guerre.

L'amour sincère de D. P. de Mari pour la Corse se raisonne (*Amor che nella mente mi ragiona*, disait Dante), et se prouve ensuite par le fait. Enfin voici des vers d'Ortoli dont la saveur toute spéciale tient en partie au dialecte sartenais :

Di me tu se la vita

Tu se la vela di la me barchetta

E la slidda pulari

Chi vida i naviganti a u bughiu in mari (1)...

Le recueil de 1924 est beaucoup plus copieux. Un grand nombre d'écrivains nouveaux ont apporté une collaboration très variée, dont l'accent corse est particulièrement remarquable chez Prete Dumenicu Carlotti (Martinu Appinzapalu). Écoutez le lamentu d'une amoureuse qui craint d'être supplan-

(1) La *Revue de la Corse* n° 14, a consacré à ce poète une étude de M. Paul Arrighi.

tée dans le cœur de son aimé par une *bella Francisina* à laquelle elle attribue un œil de chat, une tête de geai, toutes les frivolités et les fourberies féminines :

Un fegghjà l'occhj-misgina
 Un n'è di u nostru sterpugliu
 Laga sa capi-andaghjna
 Cacciami di santavugliu ;
 Eju ti sò fida e sincera
 E un aghju che una manera !

A quoi bon chicaner l'auteur de ce joli sixain ? à quoi bon remarquer que l'orthographe du 6^e vers n'est pas conforme à celle du 2^e en ce qui concerne la négation, et que dans le 3^e le j initial de *jandaghjna* a été omis ? Si l'orthographe n'est pas respectée, le ton populaire du lamentu l'est très exactement, et cela importe beaucoup plus.

A l'occasion de la mort de G. S. Versini (21 déc. 1922) *l'Annu Corsu* 1924 se termine par quelques œuvres de ce grand poète, parmi lesquelles la petite pièce *Neveparue* dans *A Cispia*.

Le volume s'ouvrait par une note adressée « à nos amis d'Italie » et signée *l'Annu Corsu*. En voici la conclusion :

Nous professons pour Rome, Mère auguste de tous les Latins, une admiration reconnaissante. Mais un loyalisme d'un siècle et demi confirmé par de sanglants holocaustes volontaires ne devrait laisser aux esprits tant soit peu éclairés aucun doute sur l'orthodoxie française de notre traditionalisme corse.

II

Ainsi le régionalisme littéraire a éprouvé le besoin de désavouer toute inspiration favorable à l'impérialisme italien. Que celui-ci ait des visées sur la Corse, cela n'est pas douteux. Mais les sentiments de la Corse ne permettent à ces visées aucune action pratique. Avant le fascisme les manifestations, même privées, de l'irrédentisme prenaient, quand il s'agissait de notre île, le ton découragé qui convient plutôt à des vues historiques et rétrospectives (1) qu'à des visées pratiques et politiques. Depuis le fascisme si le ton a changé en Italie (2) il n'a pas changé en Corse. Rien de plus libre, rien de plus franc que nos relations amicales avec les Italiens et notre culte pour Rome « Mère auguste » de notre civilisation : c'est en tant que Français que les Corses peuvent utilement contribuer au rapprochement des nations latines. Le souvenir du passé qui nous lia à Gênes ne pourrait que nous en séparer, mais qui, parmi les amis de l'entente latine, aurait intérêt à évoquer une époque heureusement abolie ?

(1) *Revue de la Corse*, n° 22, p. 105-6 ; n° 23, p. 145 fin.

(2) Tous nos lecteurs ont présente à l'esprit l'intéressante étude d'un observateur bien placé, M. Paul Arrighi, parue en tête du n° 26 de la *Revue de la Corse*.

C'est donc avec les régionalistes de toutes les autres provinces françaises que nous voulons collaborer pour parer aux mêmes dangers, pour combattre les mêmes absurdes méthodes. Tout ce qui concourt à la renaissance de la Corse profite à la France ; tout ce qui restituerait à la France son génie naturel, tourné vers la générosité et la paix, et par conséquent vers l'ordre et la justice, libérerait également la Corse du bavardage et du parasitisme qui entravent son activité dans tous les domaines. Voilà peut-être le salut que cherchent instinctivement tant de jeunes gens désespérés par les modes changeantes de notre temps : attirés et déçus tour à tour par les prébendes officielles et par le mysticisme révolutionnaire, ils en arrivent à méconnaître leur pays natal, ou même à ridiculiser, à aigrir, à *dénaturer* les milieux sains et intègres dont ils sont issus, sans se douter combien ceux-ci sont plus pleinement civilisés, plus solidement moraux, plus réellement « solidaristes » que ceux du continent.

Mais essayons ici d'aller au fond des choses, et d'examiner une bonne fois le double préjugé qui obscurcit tout le problème corse. Presque toujours on a tendance à se figurer de la manière suivante les torts respectifs : 1^o la France a tort de « négliger » la Corse, de ne pas l'assimiler aux autres départements en ce qui concerne les écoles, les routes ou les transports ; 2^o la Corse a tort de mal voter, de préférer dans les élections les satisfactions individuelles aux programmes collectifs des partis. Voilà ce que nous entendons répéter depuis plus de trente ans. Eh bien ! examinons ce double grief.

D'abord est-il vrai que la Corse ait à faire son éducation « politique » et qu'elle doive apprendre à sacrifier dans les élections les intérêts tangibles aux promesses multicolores des partis organisés ? Il suffit d'interroger la réalité pour sentir que sur ce point *c'est la Corse qui a raison*. Toute la vie contemporaine témoigne contre la foi naïve aux « professions de foi » dont aucun ministre, depuis l'ambitieux vulgaire jusqu'à l'homme d'Etat véritable, ne se soucie quand il a troqué le verbalisme de l'opposition contre la réalité terrible du pouvoir. Le bon sens corse a toujours évalué à sa juste mesure cette superstition dégradante du « choix populaire » suivant et choisissant le « parti des idées ». Ce n'est pas après les expériences de plus en plus concluantes de ces dernières années qu'il va croire au sérieux de ces tentatives amusantes, et à la stabilité de ces combinaisons aussi mouvantes que la surface des marées.

Laissons donc tomber sans regret ce crépuscule électoral qui inquiète tant d'observateurs. Un jour plus pur luira en Europe quand la souveraineté des élus aura fait son temps.

Le Corse suit dans les élections son intérêt ou ses sympathies ; sans être insensible à l'éloquence il sait du moins qu'elle ne vaut que comme amusement et il n'a garde d'être trompé sur les idées puisqu'il n'y en met point : en cela il a choisi la bonne part qui n'a pas à lui être ôtée. Mais *c'est l'Etat qui a tort* de lui imposer ce système, où toute intelligence vigoureuse et droite est étouffée d'avance, où tout citoyen conscient a devant lui une masse amorphe qui n'obéit qu'à des lois mécaniques. Que sont devenues les promesses que nous faisait naguère le chef de l'Etat ? Ce chef, loin de pouvoir assurer la réorganisation administrative de la Corse, n'a pas pu défendre sa propre autorité. Le passé régionaliste (1) du Président du Conseil d'aujourd'hui ne nous garantit pas les libertés régionales (2) que nous vaudra seulement l'énergique pression morale de notre unanimité.

Et maintenant, est-il vrai que la France ait eu tort de « négliger » les besoins et les aspirations de la Corse ? N'oublions pas que le premier besoin, l'aspiration fondamentale d'un pays c'est d'être soi-même. Il faut savoir exactement, unanimement, ce que nous réclamerons. Prenons garde de suivre les partisans de l'assimilation à outrance. Il suffira qu'ils trouvent une différence entre ce qui se passe dans l'administration corse et ce qui se pratique ailleurs pour qu'ils la reprochent à la France comme une preuve d'iniquité. De là naît ce paradoxe qui, sous une forme romanesque, a été mis en action par un écrivain (3) amoureux de son pays et bien embarrassé pour le servir raisonnablement. Le paradoxe s'évanouit si on remarque que c'est précisément un mécanisme administratif trop raide combiné avec la diversité des ressources et des tendances qui produit les résultats fâcheux où nous sommes tentés ensuite de soupçonner je ne sais quelle absurde malveillance. Le Préfet de la Corse le plus bienveillant et le plus ferme sera toujours impuissant à appliquer les mesures qu'il aura jugées indispensables, tant qu'il dépendra d'un Ministre qui aura lui-même à satisfaire les élus du département. Il sera toujours conduit à établir avec ceux-ci un *modus vivendi* purement personnel, dans lequel les intérêts permanents seront inévitablement sacrifiés. Si nous voulons les sauvegarder

(1) On sait sous quelles contingences politiques s'est trouvée étouffée « l'expérience régionaliste » dont M. Alapetite, Haut-Commissaire de la République à Strasbourg, avait parlé à la Chambre des Députés le 3 juin 1920.

(2) La proposition de la loi du 10 mars 1921, qui les définissait, a été excellemment appréciée par M. Camille Piccioni dans la *Revue de la Corse* n° 20 (Mars-Avril 1923).

(3) P. Bonardi, *La Mer et le Maquis*, p. 154. « Notre discussion est étrange, Monsieur le Préfet. C'est vous qui tenez les propos séparatistes. C'est nous qui demandons l'application des lois françaises. »

il faut donc établir avant tout une véritable autorité corse. Il faut que *quelqu'un* représente le pays : à la place d'un fonctionnaire éphémère, il faut un chef durable dont la volonté, éclairée par le contact des réalités originales dont elle est la sauvegarde, fortifiée par les longs desseins et les pratiques suivies, puisse véritablement s'attacher au pays, et le servir.

III

La tâche qu'il devra mener à bien est vaste, et ne saurait être fixée d'avance puisqu'elle dépendra des circonstances. Mais il est déjà dans notre vie régionale des questions qu'il importe d'examiner objectivement, dans une revue qui ne se propose d'autre but pratique déterminé que la définition des intérêts généraux de la Corse.

Nous rencontrons tout d'abord la question du tourisme. Trop souvent le tourisme est présenté comme susceptible de fournir directement une prospérité immédiate. C'est là une illusion qu'il importe de dissiper. Dans tout pays le tourisme est une ressource de luxe, ressource *qui doit toujours être traitée comme supplémentaire* sous peine de tarir les richesses qu'elle devait multiplier, et d'engendrer une pénurie pénible pour les indigènes, d'autant plus sensible qu'elle contrastera davantage avec les dépenses des visiteurs étrangers. Mais, dira-t-on, n'est-il pas notoire que certains pays ont dû leur prospérité au tourisme ? Ayons le courage de reconnaître : 1^o que ces pays avaient du moins une production agricole bien supérieure à la nôtre, 2^o qu'ils étaient d'autre part riches en tempéraments de bons domestiques ; en dirons-nous autant de la Corse ? Entendu comme solution suffisante et immédiate du problème corse, le tourisme ne serait que la généralisation d'un fonctionnarisme privé, qui ferait affluer chez nous une certaine quantité de papier-monnaie et, en augmentant notre richesse fictive, consumerait notre appauvrissement en denrées réelles.

Pour pouvoir inviter les visiteurs à venir admirer notre pays, comme pour pouvoir adjurer nos compatriotes de ne plus s'expatrier, il faut préparer la fécondité de notre sol ou tout au moins assurer sa salubrité. Or, deux dangers menacent spécialement cette salubrité et par conséquent toute fécondité éventuelle : à la plaine, la recrudescence du paludisme ; sur la montagne, la recrudescence du déboisement.

En ce qui concerne le paludisme la *Revue de la Corse* a rendu au pays un très grand service en publiant (1) les observations et les conseils des docteurs Sergent et Parrot. Chaque habitant de la Corse est intéressé à la lutte, puisque chaque malade, en fournissant au moustique une nouvelle occasion

(1) N^{os} 21 à 24. — Cf n^o 29, en tête de la *Corse moderne*.

de s'inoculer le dangereux hématozoaire, multiplie les chances de contamination pour autrui. Les seuls procédés de préservation sont donc : 1^o la moustiquaire qui, si elle n'a pas d'accroc, défend notre peau contre la piqure ; 2^o la quinine qui protège notre sang contre le pullulement de l'hématozoaire. Mais ils ne sont efficaces qu'à condition d'être généralisés.

En ce qui concerne le déboisement, les dommages les plus graves sont causés par l'incendie, « si fréquent sur la montagne que les sources tarissent peu à peu (1) ». Dès qu'on arrive sur un sommet d'où l'on découvre un large horizon, on est frappé par l'extension de cette lépre. Malgré la surveillance minutieuse, diurne et nocturne, de l'Administration des Forêts, l'incendie renouvelle chaque année ses ravages. Et ceci nous ramène à la conclusion du chapitre précédent : seule l'unité de direction apportera un remède efficace. Seul le chef dont nous avons besoin, le protecteur durable pourra animer la défense, stimuler la replantation officielle et privée, encourager non seulement les auxiliaires dont dispose le conservateur des Eaux et Forêts, mais toutes les forces organisées, tous les Corses conscients, parmi lesquels les maîtres de l'enseignement qui, dans un milieu rural comme le nôtre, doivent être notre principal espoir. Former leur conviction, leur fournir le moyen d'éclairer avec leurs élèves la population elle-même : combien il est nécessaire pour cette œuvre vitale, de surmonter toute partialité politique pour ne connaître que le service du pays !

IV

L'école primaire doit-elle enseigner le corse à nos enfants ? Nous laissons à l'Administration compétente le soin de décider si l'utilité d'un tel enseignement vaut la peine qu'on tente d'en surmonter les difficultés. Mais le jour où l'Université Corse sera fondée ou plus exactement rétablie (2) l'enseignement du corse y sera à la fois la base et le couronnement des études littéraires. Les services que peut rendre l'archaïsme de notre langue apparaissent dès qu'on lit un auteur un peu ancien, tel que Rabelais. Je lisais hier, tout à fait par hasard, le chapitre XXVI du Tiers Livre : si j'ai compris aussitôt *requamé*, *timpant*, *troys patacs*, c'est uniquement parce que j'ai identifié ces termes, disparus de la langue française moderne, avec les termes corses *ricamatu*, *timpanu*, *pataconè*. Comment aurais-je compris dans le chapitre XXVIII « Tes males mules », si je n'avais eu dans l'oreille l'accent de

(1) *Revue de la Corse*, n° 29, le Lac de Nino, p. 73-74 de LA CORSE TOURISTIQUE.

(2) Dans *La Revue de la Corse*, en tête du n° 29, M. Marius Peyre a rappelé ce que fut l'Université fondée en 1765 par le général Paoli.

l'interjection corse : *E to mucche !* qui nous fait remonter au *carmen* magique et à la *Λόγη* ou à la *Κακηγορία* homérique. Toute une mentalité très lointaine s'est conservée avec une précision singulière dans nos expressions populaires, qui peuvent fournir à la sé nantique et à la sociologie religieuse et morale les contributions les plus curieuses.

Quant aux études scientifiques, depuis la minéralogie jusqu'à la biologie, les conséquences pratiques qu'elles ont la plupart du temps leur confèrent une utilité spéciale. Enfin nous pensons que les études juridiques pourront avoir en Corse un caractère particulièrement intéressant, non seulement au point de vue historique, mais au point de vue de l'actualité la plus immédiate.

Bref, il s'agit pour la Corse de prendre conscience de sa civilisation pour la développer en l'épurant, c'est-à-dire pour faire triompher l'amitié, l'intelligence et la beauté sur l'égoïsme, la brutalité et la guerre. La France, qui est dans le monde contemporain le serviteur le plus fidèle de la civilisation universelle, n'a pas trop des forces morales de toutes ses provinces pour travailler à la faire triompher. Notre filial amour ne demande qu'à servir cette cause sacrée. Ce n'est pas à un isolement stérile que nous aspirons. Notre régionalisme est tourné vers l'avenir autant que vers le passé. La Corse est sans doute d'abord le pays de nos pères ; mais la noblesse et la fierté qu'ils nous ont léguées, nous voudrions à notre tour les enrichir, les parer de nouvelles vertus dignes d'être transmises à nos enfants. Nous voudrions que ceux-ci puissent vivre dans leurs pays, à l'abri des rafales sociales qui nivellent et déracinent, à l'ombre des monts qui fixent l'horizon, tout près de la mer qui l'élargit à l'infini, en se conformant à la sérénité qui sait classer les vœux dans l'ordre de leur importance ; 1^o *pace*, 2^o *salute*, 3^o *prosperità*.

F. SANTONI.

SOUVENIRS HISTORIQUES

Un livre au pilon.

Début de la Révolution corse. (1)

(1730)

Les pièves d'Orezza et de Tavagna se mirent à la tête du mouvement ; d'autres se joignirent à elles, et dès les premiers jours de Décembre, quatre mille hommes se trouvaient réunis dans la plaine du Golo. Là se fit la nomination d'un gé-

(1) Fin, voir n° 30 (Novembre-Décembre, 1924).

néralissime qui fut un prêtre d'Orezza nommé François Raffalli, et de deux généraux nommé André Ceccaldi de Vesco-vato et Louis Giafferi de Talasani. On procéda ensuite à la nomination des officiers, chaque piève eut son colonel, et sous ce colonel deux maîtres de camp, et deux majors sous le maître de camp ; chaque paroisse eut son capitaine.

Les choses ainsi réglées, quelques compagnies allèrent solliciter le concours des pièves qui n'avaient pas encore bougé ; et en deux jours, par persuasion ou par menaces l'armée comptait douze mille hommes. Huit mille d'entre eux avaient des fusils, les autres des armes blanches. Il y avait des officiers chargés du transport du pain (pour le reste on s'arrangeait comme on pouvait), des chirurgiens pour soigner les blessés, et un certain nombre de *pretie frati* pour donner du cœur aux timides et consoler les mourants.

Quand tout fut prêt, le généralissime et les deux généraux prêtèrent serment de fidélité à la nation, et l'on se mit en marche sur Bastia. A l'exception des officiers qui allaient à cheval, tous cheminaient à pied, et ce fut une surprise pour la ville de voir paraître dans la plaine de Furiani cette masse armée que rien n'avait annoncée (20 décembre).

Il y eut un temps d'arrêt. Il s'agissait de faire parvenir un ultimatum au gouverneur génois. Qui en charger ? L'évêque de Mariana, proposa un officier. — Non, l'évêque d'Aléria, dit un autre, qui était probablement un agent provocateur. (1)

Là dessus, s'étant pris de querelle, l'un d'eux fut tué, et le désordre éclata dans le camp. D'autres malheurs étaient à prévoir. « Allons-nous-en, dit le généralissime, ne donnons pas à nos ennemis le spectacle de nos divisions », et il partit avec 500 hommes. Les autres en faisaient autant, quand un homme du peuple éleva la voix pour blâmer une telle résolution.

« Attendons au moins le retour de l'escadron volant envoyé dans le Nebbio pour soulever la province. Nous partis, il serait trop facile au gouverneur de lui couper la retraite et de le faire périr. »

On s'arrêta donc, et par les soins des deux généraux la paix fut conclue entre les parents du mort et ceux du meurtrier.

Camille Doria était arrivé la veille d'Ajaccio ; il y avait en ville un millier de soldats, on se sentait rassuré. Un cordon de troupes fut disposé qui allait de St Joseph à Monserrato ; où 160 soldats se retranchèrent avec des palissades. Le 23, les re-

(1) Il s'appelait Petruccio ; et fut mis à mort un mois après, convaincu d'avoir voulu assassiner le général Ceccaldi.

belles se rapprochèrent de la ville, mirent le feu aux maisons de campagne des environs, et sur le soir se dirigèrent vers Monserrato. Ils passaient par des chemins de traverse pour éviter le canon qui tirait contre eux d'une plate-forme. Attaqués, les soldats génois se défendirent bravement mais au bout de cinq heures, se voyant resserrés dans le fort et coupés de tout secours, beaucoup s'enfuirent à la faveur de la nuit. Le capitaine qui commandait, jugeant la situation désespérée, capitula à condition d'avoir la vie sauve avec ses soldats. Mais pendant qu'il rendait ses armes d'un côté du fort, le colonel Taddei de Tavagna était tué du côté opposé, le mot d'ordre n'étant pas arrivé jusque-là. Ce fut un malheur qui coûta la vie à vingt-six hommes, et la troupe génoise toute entière aurait été sacrifiée sans l'énergie de ceux qui avaient reçu la capitulation et se rendaient compte du malentendu.

Monserrato était aux mains des Corses, et ses défenseurs étaient morts ou prisonniers. L'événement remplit la ville d'épouvante. Les barricades et les corps de garde extérieurs furent évacués, et les soldats qui les gardaient ramenés dans la citadelle. Les habitants de Terravecchia, qui s'attendaient à périr, voulurent au moins sauver leurs femmes et les firent passer dans la Terranova avec ce qu'ils avaient de plus précieux. De leur côté, les rebelles se fortifiaient à Monserrato et occupaient le couvent des Capucins. De là ils n'avaient qu'à se jeter sur Terravecchia. Quelles horreurs n'étaient pas à prévoir ! Mais les généraux Ceccaldi et Giasseri ne voulaient pas que pussent se renouveler sous leurs yeux les excès commis dix mois auparavant. Ils ne voulaient pas non plus s'exposer au canon de la citadelle et consommer la rupture avec la République. Un arrangement leur parut préférable, et ils firent prier l'évêque de Mariana de se rendre au couvent pour traiter de la paix. L'évêque s'y rendit avec l'assentiment du Commissaire général et du gouverneur, et l'on régla qu'il y aurait un armistice de quatre mois; que les Corses auraient toute liberté de venir à Bastia et d'acheter le sel et tout ce qui leur serait nécessaire, sans limitation; que les prisonniers faits à Monserrato seraient mis en liberté; que par réciprocité la liberté serait rendue aux Corses retenus en prison à l'occasion des présents tumultes; et que pendant ce temps on attendrait de Gênes le règlement des affaires pendantes.

La convention fut agréée par les autorités génoises et accueillie par la population avec une joie d'autant plus grande qu'on était au matin de Noël et qu'on avait passé la nuit dans les transes. On chanta le *Te Deum* à la Cathédrale, et le jour d'après se fit l'échange des prisonniers.

L'armée des Corses alors se débanda. Beaucoup même n'avaient pas attendu jusque là pour retourner à leurs villages. Peut-être étaient-ils pressés de tuer le porc, maintenant qu'ils étaient assurés d'avoir du sel ; mais peu importe. Ce qu'il faut retenir, c'est que la révolte conservait son gouvernement, et que ce gouvernement était reconnu de fait par la République, puisqu'elle avait ratifié l'armistice conclu avec lui. Ce qu'il importe encore de retenir, c'est que ce gouvernement, du jour qu'il fut constitué, avait en mains la loi que tous réclamaient : *Chi amazza sia amazzato*.

Cette loi recevait son application quinze jours après, à la suite d'un assassinat commis en Ampugnani. Se reposant sur l'autorité de la loi et sur la foi de la paix conclue avec ses ennemis, un pauvre homme se tenait tranquillement dans sa maison, la fenêtre ouverte, et ses ennemis entrés dans la maison d'en face, le tuaient d'un coup de fusil. En bon serviteur de la loi le colonel Picchioli réunit les hommes de la piève et fit arrêter les coupables qui s'étaient réfugiés dans l'église. Leurs parents invoquaient l'immunité. « Il n'y a pas d'immunité dans les cas de guet-apens, » répondaient les canonistes. Ils offraient aux généraux jusqu'à vingt mille livre pour qu'on leur épargnât la peine de mort. On leur donna le temps de recevoir les sacrements ; et cela fait, devant la troupe rangée sur la place du village, les coupables attachés au poteau tombèrent percés de balle. « Usurpation d'un droit qui n'appartient qu'au prince ! dirent quelques-uns. Les Corses ont fait voir qu'ils sont partisans de la justice, d'une justice rigoureuse, » disaient d'autres. — Le fait est qu'ils avaient trouvé le meilleur moyen de mettre un frein à l'assassinat.

Le livre reproduisait en dernier lieu les lois édictées au Congrès de Corte (4 février) : lois sévères, telles qu'il les fallait à un peuple affamé d'ordre et de justice, mais qui n'était pas encore dégagé de la barbarie. Non seulement la peine de mort était maintenue contre l'assassin, mais elle était étendue à celui qui volait un bœuf, une vache, un cheval et même un âne. Celui qui détruisait un rucher pouvait être tué, s'il était pris sur le fait.

Au commencement de Mai, Piersimone Ginestra retournait de Rome en Corse. Soupçonnait-il le sort réservé à son livre ? Peu importe. L'armistice était expiré, la guerre allait reprendre, et l'Italie, même privée de son livre, allait en suivre les péripéties.

Dom Ph. MARINI, O. S. B.

LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE

Paolo Maria Mariotti

Evêque de Sagone (1)

Mais ce qui rendit la perte de l'évêque irrémédiable dans l'esprit des Génois, ce fut le caprice auquel il obéit en se rendant acquéreur de deux pistolets « d'arcione » et d'une arquebuse de chasse pour son usage personnel. Cette faiblesse dit Rossi « di sicuro perdomabile ad un Corso, ma sempredifetto ad un Vescovo » devint une arme terrible, de laquelle les génois allaient se servir contre lui, surtout en Cour de Rome pour l'y discréditer.

Néanmoins on le chargea de nouvelles missions. En les acceptant « andava fabbricando quelle sue ruine ». Comme il ne les remplissait pas toutes, et comme il disait lui-même, que le gouvernement génois, ne lui tenait pas parole, il devint de plus en plus suspect. On commençait à l'accuser sourdement d'avoir mis la discorde à Calenzana, d'avoir soulevé les Balanins, d'avoir favorisé des bandits (2), d'avoir acheté des armes et d'en faire usage. Ces accusations furent portées à Rome. C'est de là que l'Archevêque de Gênes écrivait aux Collèges génois :

« La notizia della prowista che si e fatta il Mgr Mariotti Vescovo di Calvi, di un paio di pistole d'arcione, e di una schioppetta, veramente non è poca novità ; W. S. S. Serenissime me ne avanzano il ragguaglio per semplice mia notizia, ma suppongo che mi daraimo la permissione che ne possa far uso, acciochè da sua santità e da questa corte si comprenda quali massime di ecclesiastica disciplina nudrischino li vescovi di quella nazione... »

C'était déjà une accusation directe. Elle ne suffit pas ; alors on chercha d'autres moyens.

En 1746, Mgr Mariotti eut le malheur de correspondre avec des chefs balanins « senza mistero e coudecoro del suo carattere ». « L'amor della patriâ » qui l'avait toujours animé ne fut pas mis en compte par les commissaires.

Pour s'en débarrasser définitivement, le Commissaire, Marquis de Mari, ourdit une trame ténébreuse. On l'accusa d'avoir écrit une lettre aux chefs rebelles pour les exciter à la révolte. Mensonge génois, dont on a pu, par la suite, mesurer toute la perfidie. Mais ce n'est pas encore la fin.

(1) Fin, voir n° précédent.

(2) Les bandits que l'évêque avait été accusé de protéger, étaient de Lento. Les allégations des témoins à cet égard étaient mensongères. Mgr Mariotti avait simplement commis l'imprudence de les voir, lors d'un voyage qu'il avait fait à Volpajola. Cette imprudence était une faute politique.

Quand Gaffory à la tête des nationaux, se fut emparé de Bastia. Mgr Mariotti, eut la généreuse pensée, de s'offrir pour aller arranger les choses. Etienne de Mari refusa hautement voulant dicter la loi les armes à la main et donner une sanglante leçon aux populations inconstantes. La guerre allait être terrible. L'évêque en fut la première victime.

« Un mois après cet entretien, le commissaire et l'évêque sortaient de la citadelle, et allaient de compagnie se promener le long du rivage. Une barque survint ; les hommes qu'elle montaient se saisirent de l'évêque et l'emmenèrent sur la galère qui était dans le port. Il fut de là conduit à Gênes et enfermé dans la Tour. (1) »

L'évêque allait subir entre les mains des génois, le sort de la palombe entre les serres de l'épervier.

Cependant, alors qu'il languissait en prison on s'occupait de lui activement. Les nationaux dans leurs consultes (2) et dans leurs adresses au Roi de France, insérèrent toujours une clause, en sa faveur, par laquelle sa liberté était exigée.

La Cour de Rome essaya vainement d'obtenir son transfert de Gênes à Rome. Le sénat s'y refusa toujours, en continuant auprès du pape sa campagne d'ignominies, sans toutefois atteindre le but, qui était de perdre l'évêque dans l'esprit du Souverain Pontife. Mais, on ne put empêcher Rome d'examiner « il capo d'accusa ». Cet examen aboutit à la conclusion suivante : l'Evêque était innocent du crime dont il était accusé (3). Ayant acquis cette certitude le pape Benoit XIV, renouvela auprès des génois sa demande de mise en liberté. Mais hélas ! il était trop tard. Le 27 Juin 1751, jour où enfin il allait être libéré, Mgr Mariotti mourait dans sa prison, certes « déclaré innocent du crime d'état à lui imputé par les génois, dans une bulle du pape qui en ordonnait la délivrance » ; *on tient pour certain que la République l'a fait empoisonner* (4).

Telle est l'histoire de cet évêque à la haute et noble figure. Il fut un *bonus miles christi*, plutôt qu'un conducteur de peuples. La douteur et la fin tragique de sa vie semblent l'avoir rendu sublime.

Son zèle, sa piété, sa doctrine, son amour de la petite patrie, auraient dû lui réserver un sort meilleur. Il voulut croire que servir Dieu conformément à son caractère vénérable était chose identique à servir la cause du Prince. Il fut terriblement désabusé.

J.-F. MATIET-TORRE.

(1) Dom. Ph. Marini. Bulletin de la Société des Sciences (1920).

(2) L'amour des Corses pour leur évêque était si grand, qu'on en trouve aussi l'écho indigné, dans la *Giustificazione delle Rivoluzioni di Corsica* par l'abbé Salvini — Edition d'Oletta 1758 —, page 222 et suivantes.

(3) Mémoire del Padre Bonfiglio Guelfucci (Bulletin de la Société des Sciences).

(4) Journal de Buttafoco (Bulletin de la Société des Sciences. 1913).

Nous ajoutons en appendice, sur le lieu de naissance de Mgr Mariotti, quelques observations dont nous n'avons pas voulu alourdir la biographie :

A l'instar des sept villes grecques, qui se disputaient chacune Homère, deux villages corses revendiquent l'honneur d'avoir vu naître Mgr Mariotti. Ce sont Volpajola et Campile. A vrai dire les chances paraissent tout d'abord égales pour les deux villages, les renseignements précis (actes de naissance ou de baptême) manquant, pour affirmer exactement qu'il est né ici ou là. Cependant le résultat de nos recherches nous conduit plutôt à établir que Mgr Mariotti est originaire de Volpajola ; voici pourquoi :

Si l'on en croyait les *Visites Pastorales* publiées par M. de Carraffa il y a quelques années (1), il en résulterait que Mgr Mariotti aurait vu le jour à Campile. En effet parmi les « chierici » de Campile, cités dans les *Visites Pastorales* (1740) on trouve des Mariotti, entre autres un nommé Paolo Maria dont le nom présente avec celui de l'évêque, une grande similitude, et un certain Carlo Saverio, dont il est dit qu'il habite Rome. Nous savons d'autre part, par un opuscule de sa composition, que le Carlo Saverio était l'oncle de l'évêque Mariotti. En effet l'opuscule de l'oncle, édité à Rome et traitant de questions religieuses, est dédié à la mémoire du malheureux évêque. Or, ce Carlo Saverio était natif de Campile, et son neveu lui-même ayant été vicaire dans ce village, on pourrait conclure que le futur évêque en était lui aussi originaire.

Mais d'autre part cette version est infirmée par des documents non moins plausibles, en l'espèce une lettre de M. de Maillebois au Cardinal de Fleury. M. de Maillebois s'exprime ainsi : « La Corse a reçu dimanche une des plus satisfaisantes nouvelles que les peuples y aient reçues depuis longtemps. L'abbé Salvator Sisco de Bastia, débarqua dans ce port à dix heures pour apporter au sieur Romanoldo Massei chanoine de l'Eglise de Saint Jean de Bastia, et natif de cette ville, sa nomination à l'évêché de Nebbio, et celle de l'abbé Mariotti, natif de la Volpajola en Corse, à l'évêché de Sagone (2) ». Dans la suite de sa lettre, il met en relief les qualités et le savoir du chanoine Massei qu'il connaît, mais avoue ne pas connaître l'abbé Mariotti dont il dit qu'il n'a point paru en Corse, depuis que lui-même y est venu. Cette lettre établirait de façon définitive que Mgr Mariotti est né à Volpajola, et qu'il n'a jamais été « chierico » à Campile, puisque en 1740 date de la Visite Pastorale, il était encore à Rome « da molti anni confessor di monache ». D'ailleurs l'abbé Rossi dit lui-même, en plusieurs endroits de ses *Osservazioni* en parlant de l'évêque Mariotti, qu'il était natif « della Volpajola ». Il n'y aurait donc plus de doute à cet égard, et certitude serait acquise sur ce point. Pour expliquer cette version, on pourrait faire l'hypothèse suivante : le père de Mgr Mariotti natif de Campile et frère sans doute, du Carlo Saverio dont nous avons parlé plus haut, serait venu s'établir à Volpajola, à la

(1) Voir : Bulletin de la Société des Sciences H. et N. de la Corse.

(2) Correspondance des agents de France à Gênes. Tome 1^{er}.

suite d'un mariage, et là aurait fait souche, (il y a encore à Volpajola des arrières petits neveux de l'évêque). Et ainsi serait né à Volpajola le futur évêque de Sagone. D'ailleurs tout le prouve : c'est à Volpajola qu'était sa maison avec ses armoiries (1) ; c'est à Volpajola aussi que l'on conserve à l'église paroissiale, une chasuble classée comme monument historique qui lui a appartenu ; c'est à Volpajola enfin qu'il a laissé des héritiers. Nous avons pu nous en assurer par des papiers appartenant à la famille, et parlant d'un procès auquel la succession avait donné lieu.

Une dernière citation ne laissera plus aucun doute sur ce point. Lors de sa nomination, à l'évêché de Sagone, le commissaire Spinola « spedi subito o complimentarlo in sua casa, e anche invio espresso alla Volpajola, per dar notizia alla famiglia Mariotti » (2). Quand ils apprirent une semblable nouvelle les parents de l'évêque, tant leur joie fut grande, « non sapeano piu maneggiare l'aratio ».

Il nous semble avoir apporté assez de preuves, pour que l'on ne puisse plus contester notre thèse, et cette version nous paraît avoir le mérite d'être la plus rationnelle et la plus conciliante. — M. T.

~~~~~  
 NOTA. — Le chanoine Massei, avait été nommé à l'évêché de Nebbio grâce à son vieil ami « il Signor Millo, auditore del papa. » L'abbé Mariotti, fut nommé grâce aux recommandations des religieuses « del celebre e nobile Couvento in Roma » de « Torre di specchio, » qui étaient très influentes. (Voir *Mémoires de Rostini* texte talien page 536 (Sté de Sciences de la Corse)

Ces deux évêques Corses (Massei et Mariotti) avaient été sacrés à Rome avec Solennité dans l'Eglise Saint-Louis des Français, par le Cardinal de Tencin. De plus on les avait traités « a splendida mensa » L'évêque Génois Mgr Carlo, qui a cette même époque avait été nommé à l'évêché d'Aleria (l'un des plus riches de Corse, puisque à lui seul, il rapportait 24.000 livres, alors que ceux de Nebbio et Sagone réunis en rapportaient à peine 16.000.) avait été exclu de toutes ces fêtes.

Quand les évêques Corses quittèrent Rome, le pape leur conseilla de passer par Gênes pour remercier le Sénat Génois. Ce qu'ils firent. De Gênes ils s'embarquèrent pour Bastia, où ils furent reçus « Con eccessi di giubilo ». Le marquis de Villemur, les traita avec une extrême politesse, ce qui força « l'Eccellentissimo ex-Doge » lui-même à les aller visiter. L'abbé Rostini qui nous donne ces détails ajoute ; « Il primo (Massei) come più politico, si conservò le vere grazie dei Francesi, e le finte dei genovesi ; il secondo (Mariotti) fu subito riguardato come amico dei primi, e nemico dei secondi, che lo farano morire di veleno nella Torre di Genova. »

Ceci nous explique la politique perfide des Génois à son égard.

M. T.

---

(1) On peut encore voir cette maison, où les armoiries figurent toujours sur la façade.

(2) A. Rossi, *osservazioni storiche*, tome VIII.



## LES HÉROS CORSES

## A propos d'un Livre d'or



Sur l'initiative d'un Comité de personnalités corses, un Livre d'Or va paraître prochainement, publié à la mémoire des innombrables héros corses de la Grande guerre. Ce sera un monument impérissable consacré à la gloire de notre petite patrie et le monde sera frappé tout à la fois d'étonnement et d'admiration devant le nombre formidable de nos compatriotes qui ont donné leur sang et leur vie pour la France.

Il serait à souhaiter qu'on fit œuvre semblable pour ceux, si nombreux aussi, qui en 1870-71 accoururent au secours du pays envahi. En attendant que cette réparation leur soit accordée, nous voudrions, ici, entreouvrir un autre Livre d'or, moins connu, mais aussi glorieux, où les Corses, hélas, tiennent encore une place prépondérante. Nous voulons parler du Livre d'Or des Morts pour le Devoir, de la Préfecture de Police, du Régiment des Sapeurs pompiers de la Ville de Paris et de la Légion de la Garde Républicaine, qui, il y a quelques années, fut établi sous la forme modeste d'un rapport au Conseil municipal de Paris.

Le premier nom Corse qu'on rencontre dans ce recueil des Héros du Devoir est celui de Constantin POLI, Commissaire de police de Meudon, tué aux avant-postes de Paris le 22 décembre 1870.

Poli était né à Sartène le 8 mars 1843. Après avoir été employé pendant quelque temps à la Recette des Finances de sa ville natale, il vint à Paris et fut attaché au Ministère de la Guerre en qualité de Comptable au dépôt des prisonniers de guerre. Au mois d'octobre 1867, il entra à la Préfecture de Police dans les bureaux, puis le 16 décembre 1868 passa à la prison de la Santé comme commis greffier. Il y était encore le 17 décembre 1870 quand un décret du Gouvernement de la Défense nationale le nomma Commissaire de police à la résidence de Meudon. Il dut reculer devant l'invasion et rentrer à Paris avec les autorités. Mais l'occupation de cette commune par l'ennemi fut impuissante à lasser son activité et son patriotisme. Informé que Meudon était devenu un rendez-vous de maraudeurs et d'espions, il n'hésita pas à s'y rendre et dès les premiers jours, il parvint à arrêter au-delà des avant-postes français et presque dans les lignes ennemies huit espions ou maraudeurs qu'il livra à la justice.

Le Commissaire Poli devait malheureusement trouver la mort dans l'une de ces sorties où il remplissait si courageu-

sement son devoir. Le 22 décembre 1870, à 4 heures du soir, comme il passait sur une route non loin du Bas-Meudon, il fut atteint par une balle prussienne. Il s'affaissa aussitôt et expira quelques moments après dans une maison voisine où il avait été transporté.

Avec la guerre civile qui succéda à la guerre étrangère, de nouveaux noms corses allaient s'inscrire sur la liste des victimes du Devoir. L'un d'eux, le sous-brigadier de la Sûreté VINCENSINI eut une mort particulièrement atroce et, si douloureux que soient de tels souvenirs, il faut les rapporter.

Bernardin Vincensini était né à Serraggio le 12 décembre 1825. Nommé sergent de ville le 1<sup>er</sup> novembre 1854 puis Inspecteur de police le 1<sup>er</sup> juillet 1857, il devint sous-brigadier le 16 mars 1866, fut attaché ensuite en cette qualité à la brigade du Bois de Boulogne et, le 17 septembre 1870, entra au service de la Sûreté. Licencié le 31 octobre suivant, il reprit ses fonctions le 16 janvier 1871. Il ne devait malheureusement les remplir encore que pendant quelques semaines.

Le dimanche 25 février, à la nouvelle, fausse d'ailleurs, que les Allemands refusaient la prorogation de l'armistice, les esprits s'enflammèrent et une foule menaçante se porta vers la place de la Bastille et là où, la veille, pour célébrer l'anniversaire de la Révolution de février 1848 le peuple avait fraternisé en l'honneur de la Patrie et de la République, un drame effrayant se passa :

Jules Claretie, dans son histoire de la Révolution de 1870-71, a raconté cette scène et voici son récit :

« C'est un Prussien : « criaient mille voix. D'autres : « c'est un sergent de ville déguisé ». Puis, de toutes parts : « A l'eau ! à l'eau ! Ne le conduisez pas au poste ; c'est trop bon pour lui. A l'eau ! à l'eau ! » Des baïonnettes cependant protégeaient Vincensini et il put arriver au poste adossé au canal. En une minute, toute la foule avait couru de ce côté. Les cris sauvages retentissaient dans l'air. Jusqu'à la Seine, les deux parapets s'étaient bordés de spectateurs impatientes. Des soldats y couraient comme les autres. Un certain nombre de mobiles faisaient la soupe sur le trottoir ; ils se levèrent pour ne pas manquer l'événement. Des enfants, des femmes, mais quelles femmes ! avaient la joie dans les yeux. « A l'eau ! à l'eau ! il ne l'a pas volé ! ».

« Chose incroyable, il y avait là, sur cette place, 20 000 personnes peut-être, ceux qui demandaient la mort de cet homme n'étaient pas plus de 500 et pourtant on les laissa faire. Des chasseurs à pied demandaient à la foule si elle permettait au prisonnier qu'ils tenaient au collet de se brûler la cervelle avec son revolver, « Non, non, à l'eau ! » Alors, on garrotta l'homme sur le quai Henri IV et, jambes et bras attachés, on le lança dans la Seine. Le cou

rant emportait le corps. On lui jetait des pierres. Des pilotes de bateaux mouches voulaient sauver le malheureux. On les menaça à leur tour. Cette agonie dura deux heures et le corps ne fut pas retrouvé ».

Il ne le fut que le 9 Juin suivant. Un charretier qui se trouvait sur la berge du quai d'Orsay le retira du fleuve et on l'inhuma au cimetière ancien d'Ivry. Depuis, il repose au cimetière de Boulogne sur Seine.

La Commune de Paris ne devait pas faire que cette malheureuse victime parmi les défenseurs de l'ordre public. Le vendredi 26 mai 1871, cinq gardes républicains corses tombaient rue Haxo, fusillés par les insurgés réduits aux abois. Ils avaient noms : BIANCHERDINI, CARLOTTI, COLOMBANI, MANNONI et MARCHETTI.

Biancherdini (Jean Valère) était né à Castello di Rostino le 18 janvier 1840. Ancien soldat de la Garde impériale, il avait fait la campagne de Rome de 1862 à 1864 et était entré comme garde à pied au Corps de la Garde de Paris le 14 avril 1870.

Carlotti (Xavier) était né à Pietroso le 8 avril 1829. Incorporé au 6<sup>me</sup> léger (devenu le 91<sup>me</sup> de ligne) le 30 décembre 1850, il était passé lui aussi aux Grenadiers de la Garde impériale et il avait fait campagne en Afrique de 1851 à 1855, en Crimée en 1855, en Italie en 1859.

Ce vaillant soldat était passé ensuite comme garde à pied dans la garde de Paris.

Colombani (Fabien) était né à Serra le 5 mars 1837. Soldat au 76<sup>e</sup> de ligne, puis au 51<sup>me</sup>, il avait été libéré en 1867 après 7 ans de services dont cinq passés au Mexique dans la plus dure des campagnes. Libéré le 12 mars 1867, il était presque aussitôt rentré aux Grenadiers de la Garde impériale et, au mois d'avril 1869, était passé à la Garde de Paris.

Mannoni (Jean Thomas) était né à Valle d'Alesani le 15 avril 1834. Incorporé au 96<sup>me</sup> de ligne, il avait treize années de services et était devenu sergent quand il fut nommé garde à pied au corps de la Garde de Paris le 29 janvier 1868.

Marchetti (Charles François) né à Taglio Isolaccio le 31 mars 1843, engagé volontaire au 29<sup>me</sup> de ligne, en 1863, était, lui aussi devenu sergent quand le 27 mars 1869, ayant fait 4 ans de campagne à Rome, il était entré à la Garde de Paris.

Ces cinq braves venaient de faire toute la campagne du siège. Mais c'étaient des soldats de l'ordre et des Corses, c'est-

à-dire doublement attachés à leur devoir. Ils étaient des victimes désignées par la Commune de Paris. Arrêtés à la suite des événements du 18 mars 1871 et écroués d'abord au dépôt de la Préfecture de Police, ils furent transférés comme otages à la prison de la Roquette le 8 avril suivant. La Commune commençait à comprendre que la partie était perdue pour elle et elle voulait s'assurer une « monnaie d'échange ». Le 26 mai, quand elle sentit que tout était fini, elle n'hésita pas à marquer son effondrement par une catastrophe et par un crime. Les otages furent amenés dans l'après-midi de ce jour-là au secteur installé rue Haxo 85 et, à 6 heures et demie, tandis que de toutes parts l'incendie criminel dévorait Paris, les malheureuses victimes désignées depuis deux mois tombaient sous les balles des insurgés.

Inhumés provisoirement au cimetière de Belleville leurs restes furent exhumés le 13 février 1879 et déposés sous le monument élevé dans ce cimetière aux Victimes de Mai 1871. C'est là qu'ils dorment dans la paix éternelle.

Quelques jours auparavant, un autre Corse était mort, victime lui aussi, du devoir. Du moins n'était-il point tombé sous les balles des révolutionnaires.

Il s'appelait PILEGRO OTTAVIOLI et était né à Soccia, le 30 juin 1845. Il était entré au 7<sup>m</sup>e de ligne en 1866 comme remplaçant et était devenu voltigeur en 1867. Le 22 juillet 1869 il était passé au Corps des Sapeurs pompiers de la Ville de Paris.

Le 21 mai 1871, vers 6 heures du soir, comme la bataille faisait rage dans Paris entre insurgés et Versaillais, il fut appelé à coopérer à l'extinction d'un incendie qui avait éclaté dans les maisons sises boulevard Jourdan 12-14. En pénétrant dans les caves de l'immeuble, il tomba asphyxié et rejoignit dans la mort quatre autres de ses camarades qui succombèrent comme lui. Et, bien que son corps ait été transporté à ce moment au Val de Grâce, on ne peut que croire, sans en être certain, qu'il a été inhumé au cimetière Montparnasse.

Il nous a paru qu'au moment où nous allons faire le compte de nos morts glorieux il ne convenait pas de laisser dans l'oubli ces héros qui, pour n'être pas tombés sur les champs tragiques où les fils de France affrontaient l'ennemi héréditaire, n'en sont pas moins morts bravement, en soldats, pour le Devoir et pour la Patrie.

Emile FRANCESCHINI.





## DOCUMENTATION HISTORIQUE

## Documents inédits

Concernant la Corse et les Corses  
en 1815 et en 1816<sup>(1)</sup>

## Deux lettres du Duc de Padoue

— I —

Arrighi, duc de Padoue, lieutenant général et commissaire extraordinaire de l'Empereur dans la 23<sup>e</sup> division militaire, c'est-à-dire en Corse, mande à Davout qu'il lui est bien difficile de lever et d'organiser des bataillons de chasseurs.

*Le duc de Padoue à Davout. — Ajaccio, 20 Mai 1815.*

L'organisation des bataillons que l'Empereur m'a chargé de lever dans cette division, éprouve beaucoup d'obstacles par trois raisons :

1<sup>o</sup> Parce que les officiers à demi-solde manquant depuis longtemps de leur paye, et ne jouissant pour la plupart, d'aucun crédit dans leur commune, ils n'entraînent point de monde avec eux ;

2<sup>o</sup> Parce que le dernier gouvernement ayant accordé un engagement, on est étonné que cette faveur soit retirée, d'autant plus, qu'elle n'avait déterminé qu'un petit nombre de Corses à entrer au service à cette époque puisque les deux bataillons déjà créés depuis plusieurs mois, ne prétendaient pas suivre, à mon arrivée, le quart de leur effectif ;

3<sup>o</sup> Parce que l'obligation que j'ai imposée à tous les Corses de se pourvoir de leurs fusils et gibernes à l'usage du pays, et ce, d'après les intentions de l'Empereur, ne peut pas être remplie par la plupart, en raison des désarmements successifs qui ont eu lieu dans ce pays depuis plusieurs années, sans qu'il existe aucune de ces armes dans les arsenaux.

Il est de mon devoir de proposer à votre excellence d'accorder la moitié des places de capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, aux individus qui se sont le plus distingués, lors des derniers événements, pour la cause nationale, et qui s'engageront à conduire avec eux le nombre de soldats que je déterminerai pour chaque grade, de manière à compléter les 5 bataillons ; d'accorder à chaque sous-officier ou soldat, un engagement de 30 francs ; d'armer aux frais de l'Etat ceux qui seront reconnus ne pas l'être et n'avoir pas les moyens de le faire à leurs propres dépens ; et de m'autoriser à tirer

(1) Suite, voir numéro précédent.

de Toulon le nombre de fusils et de gibernes qui seront nécessaire pour ces bataillons.

— II —

Le duc mande qu'il a comprimé le parti anglais, arrêté les principaux meneurs, fait des exemples et qu'il espère lever et organiser des bataillons. Mais il manque de fonds, et pour assurer la solde, il a suspendu le paiement de tous les employés et des officiers : de l'argent, de l'argent !

*Le duc de Padoue à Davout. — Bastia, 28 juin 1815.*

J'ai eu l'honneur d'informer Votre Excellence par mes différentes dépêches, que la faction anglaise qui, par suite des événements de l'année dernière, a pris quelque consistance, s'agitait dans tous les sens pour exciter le peuple, dont la masse est attachée à l'Empereur et à la France, à s'en séparer. Cette faction, composée de tous les plus mauvais sujets du pays, avait été soutenue par le général Bruslart, qui voulait s'en servir pour anéantir le parti qu'il appelait *napoléoniste*. Le départ forcé de ce chef avait paralysé les projets du parti anglais, avec lequel il espérait se soutenir en Corse par le moyen de la guerre civile. Mais la conduite ferme des personnes restées dévouées à l'Empereur, et l'enthousiasme de la majorité des Corses à la nouvelle de ce qui se passait en France, comprima tellement les efforts du général Bruslart et de la faction anglaise, que celle-ci, voyant ce chef parti, parut ne s'opposer en rien à l'élan national, mais en conservant l'espérance que les événements favoriseraient leur projet de rappeler les Anglais en Corse, d'autant plus que la majorité s'étant prononcée pour l'Empereur, cette faction se flattait que S. M. échouerait dans son entreprise, et que son parti, compromis vis-à-vis des Bourbons, serait obligé de se séparer de la France, et contribuerait à livrer la Corse aux Anglais. La cause nationale ayant triomphé, le parti anglais parut se tenir tranquille. Mais le départ des troupes de ligne, sur le continent, les malheureux événements de Naples et la ligue européenne formée contre la France, ranimèrent plus que jamais leurs espérances. Les émigrés Corses, à la solde de l'Angleterre, qui sont à Gênes et à Livourne, et dont la liste est ci-jointe, n'ont cessé d'annoncer à leurs commandants de Bastia, qui en informaient leurs partisans dans l'intérieur, la prochaine arrivée des Anglais. Malgré la facilité que leurs messagers avaient d'échapper à la surveillance que je fais exercer, en débarquant sur les plages désertes, je suis parvenu à intercepter une partie de cette correspondance. J'ai fait surveiller de très près les individus qui ont été à la tête de toutes les révoltes, et notamment de celle du mois d'avril 1814, et qui sont encore les meneurs du parti anglais.

Déjà leur audace allait jusqu'à former un comité nombreux aux portes mêmes de Bastia, et quelquefois en plein jour. Il s'en réunissait d'autres dans l'intérieur et tous les rapports nous menaçaient d'une prochaine explosion. Manquant de troupes de ligne, l'organisation des bataillons Corses étant à peine commencée, et la gendarmerie se trouvant réunie dans la place pour en former la garnison, j'ai senti que je ne pouvais écraser le parti anglais, ou du moins l'aterrer momentanément, qu'en arrêtant les principaux meneurs pour les faire enfermer à Toulon jusqu'à la paix générale,

Le 22 du courant, j'ordonnai l'arrestation à Bastia, à la même heure, de onze individus les plus dangereux par leur influence et par leur audace. Deux d'entre eux échappèrent et trois ne furent pas trouvés chez eux. Les autres furent arrêtés sans bruit, à l'exception d'un certain Grimaldi, tailleur de profession, homme déterminé, qui commandait la force armée lors de la révolte de l'année dernière, et l'âme du parti anglais. Cet individu avait ramassé chez lui des armes et des munitions, et, avec sa famille, résista à la force armée, blessa cinq gendarmes, dont un est mort depuis ; un autre a été amputé, et un est encore en danger. Il fallut, pour ainsi dire, faire un siège, et ce n'est qu'au bout de sept jours, et au moment où l'on allait, par le moyen de trous pratiqués au plafond, jeter des grenades dans la pièce où il s'était retiré avec sa famille qu'il se décida à se rendre. Il fut livré, ainsi que son fils aîné, à une Commission militaire. Le père fut condamné à mort, et exécuté sur la place de Bastia. Le fils, qui n'a que dix-sept ans, et qui sera plus dangereux que son père, parce qu'il a plus de moyens et d'audace que lui, ayant été malheureusement absout pour la tranquillité future de son pays, je l'ai tenu en prison par mesure de haute police, jusqu'à ce que je puisse l'embarquer avec son grand frère, pour rejoindre les cinq individus arrêtés qui sont à Calvi, et que je ferai partir pour Toulon par le premier bâtiment de guerre que j'expédierai. J'ai ordonné également que sa femme, qui est de Lucques, et qui elle-même avec une de ses filles, a tiré contre la gendarmerie, se rendit dans son pays jusqu'à la paix : la présence de cette famille aurait été dangereuse à Bastia.

Je suis parvenu aussi à arrêter deux individus faisant partie d'un comité insurrectionnel tenu à la Porta, et qui sont détenus à Calvi avec les autres.

Le lieutenant général Simon adresse par ce courrier à Votre Excellence un Rapport détaillé à ce sujet ainsi que copie du jugement du dit Grimaldi.

Ces mesures ont produit tout l'effet désirable à Bastia. Les bons patriotes respirent, et les partisans anglais sont atterrés. Ces arrestations paraissent avoir produit encore un

plus grand effet dans l'intérieur de l'île. J'ai ordonné la formation de cinq colonnes mobiles, prises et choisies dans la garde nationale.

J'espère maintenir ce pays, si l'on me donne les moyens de lever, armer et habiller les cinq bataillons corses dont l'organisation n'avance pas. J'en ai donné la raison à votre Excellence par différentes dépêches que je vous ai adressées depuis mon arrivée dans ce pays et qui sont relatées dans celle du 26 mai qui les renferme toutes. J'attends avec impatience sa réponse à ma demande. Il est au moins aussi nécessaire qu'on me mette à même d'exécuter les travaux projetés à Calvi, d'après le système de défense adopté par l'Empereur.

La chose la plus essentielle pour conserver la Corse, c'est qu'on envoie de suite, directement de Toulon ou d'Antibes, des fonds pour mettre au courant tous les services, et les assurer pour trois mois au moins à l'avance, en calculant en sus ceux nécessaires pour solder et nourrir 17.000 hommes de gardes nationales, que je pourrai lever, si la Corse venait à être attaquée. J'ai déjà rendu compte à l'Empereur directement ; il y a plus de cinq semaines que bien loin que toutes les dépenses fussent assurées pour cinq mois, comme il le croyait avant mon départ de Paris, il est dû environ un million pour les aligner et qu'il fallait en outre près de 1.200.000 francs pour les assurer pendant trois mois d'avance. J'en ai fait part en même temps à S. E. le ministre du trésor, à qui j'écris de nouveau par ce courrier, pour lui faire connaître la position critique où je me trouve, faute de fonds. Déjà j'ai dû suspendre, à mon arrivée, le paiement de tous les employés et généralement de toutes les dépenses pour assurer la solde pour le mois courant ; je suis obligé, en ce moment, de suspendre le paiement de la solde de l'Etat-major, des officiers à demi-solde et des employés militaires, et toutes ces mesures assurent la solde seulement pour le mois de juillet. J'en fais part à votre Excellence, afin que de son côté, elle en fasse mention dans le premier rapport qu'elle adressera à l'Empereur.

Si l'on ne fait un prompt envoi de fonds, et suffisant pour toutes les dépenses, on peut se trouver encore, comme l'année dernière, dans la nécessité de recourir à des emprunts forcés pour assurer la solde et la subsistance des troupes, et l'on ne peut prévoir jusqu'où pourrait entraîner une telle mesure, en raison du voisinage des ennemis de la France qui ne manqueraient pas une pareille occasion pour s'emparer de la Corse. Si j'ai de l'argent pour aligner tous les services et pour payer et nourrir les gardes nationales que je lèverai en masse pour la défense de l'île, je crois pouvoir répondre de sa conservation.

(à suivre).

Arthur CHUQUET, Membre de l'Institut



## LA CORSE MILITAIRE

## Les Cousins de l'Empereur

*sous le Commandement du Général baron de Coëhorn*

par Xavier POLI (1)

Le 1<sup>er</sup> Mai, le major général écrivait à Masséna pour l'inviter non seulement à presser sa marche sur Linz mais aussi à s'emparer d'Ebersberg sur la Traun et, s'il était possible, d'un pont sur le Danube que l'on couvrirait aussitôt pour une tête fortifiée. Masséna, précédé par la cavalerie légère de Maroloz et par la division de Claparède, quitta Scharding le jour même à deux heures. La route suivie formait un étroit défilé gardé par l'infanterie autrichienne qui, à la sortie d'Efferding, accueillit notre avant garde par une vive fusillade. Maroloz, qui ne pouvait se déployer, fut obligé d'attendre l'infanterie. A son arrivée, Claparède lança en avant la brigade Coëhorn qui culbuta l'ennemi, le chassa du défilé et dégagna ainsi notre route. Cette action clôtura la journée du 2 Mai.

Tous les prisonniers et déserteurs s'accordaient à annoncer que l'on trouverait de grandes forces à Linz et que des préparatifs de défense avaient été faits sur la Traun.

Le 3 Mai, de bonne heure, le 4<sup>e</sup> corps déboucha d'Efferding marchant sur Linz à la poursuite du corps d'Hiller, la division Claparède formait l'avant garde dans laquelle Coëhorn appuyait directement la cavalerie de Maroloz avec les tirailleurs corses, les tirailleurs du Pô et trois pièces de canon.

A deux lieues de Linz, la route serpente dans un long défilé enserré entre le Danube et les hauteurs boisées de la rive droite du fleuve, où le moindre obstacle est difficile à surmonter. Les Autrichiens avaient fait occuper cette position par un bataillon dont le feu arrêta la marche de notre cavalerie. Energiquement dirigés par Coëhorn, les tirailleurs refoulèrent l'ennemi, et pénétrèrent, tambour battant, dans le faubourg de Linz. La ville elle-même fut traversée sans grande résistance des défenseurs qui se retirèrent précipitamment dans la direction de la Traun. Il était environ neuf heures du matin.

En débouchant de Linz, la cavalerie légère reprit la tête de colonne et s'élança à la poursuite de l'ennemi sur la route d'Enns ; elle dut s'arrêter aux abords du bois de Scharling, devant une ligne de plusieurs bataillons qui firent un feu rou-

(1) *Suite.* — Voir livraison précédente.

lant sur le peloton\* d'avant-garde, et obligèrent ainsi les autres escadrons à se ranger, à droite et à gauche de la route, pour faire place à l'infanterie d'avant garde. A l'approche de la brigade Coëhorn, les Autrichiens se retirèrent dans le village de Klein München.

Arrêtons ici nos regards : jamais paysage plus magnifique, spectacle plus palpitant ne s'offrira aux yeux d'un soldat.

Devant nous à portée de canon, s'étale le village de Klein München entouré de haies et de jardins mis en état de défense et occupés par une nombreuse infanterie chargée de protéger l'accès de la Traun, rivière rapide et profonde, divisée en plusieurs bras que des ponts de bois relie entre eux. Le plus grand de ces ponts a 530 mètres de longueur et vient s'appuyer à la porte d'une vieille tour fortifiée, ouverte toute grande pour permettre à un obusier de balayer le passage. Cette porte défend l'accès de la petite ville d'Ebersberg bâtie en amphithéâtre sur des collines escarpées, desquelles à cent mètres à peine de la rivière se détache la masse formidable d'un château fort hérissé de canons. Dans les hauteurs, derrière les haies des jardins, en position devant les fenêtres ou en colonne d'assaut dans les bois de sapin bordant l'horizon, les quarante mille hommes de l'armée d'Hiller se préparent à recevoir les soldats de Napoléon. Les deux batteries prêtes à faire feu, que nous apercevons sur la rive droite attirent spécialement notre attention. Le temps est superbe, la température douce et le soleil du printemps brille de tout son éclat. L'état major de Masséna regarde, étonné, cette position imposante. Que va-t-il se passer ? En supposant qu'on puisse forcer le passage du pont et la première porte comment fera-t-on pour sortir de cet espace étroit, — si étroit qu'il ne mérite pas le nom de place — que nous voyons entre le château, le pont et l'église, et, de tous côtés bordé par des maisons fortement occupées ? Comment escalader le dur et long sentier menant au château, sous les feux de plusieurs régiments ? Comment forcer la porte de Vienne ? Intimidé par de tels obstacles, le Maréchal va-t-il arrêter ses vaillants soldats ? C'est mal le connaître. Aucune hésitation ; aucune discussion ; un ordre précis. La 1<sup>re</sup> brigade de Claparède va attaquer, l'adjudant commandant Campi marchera en tête de la colonne avec un petit détachement du génie commandé par le capitaine Ferey.

A dix heures, la brigade Coëhorn soutenue par la cavalerie légère se dirige sur Klein-München, et, aux sons entraînants de la charge, prononce son attaque. Une avant-ligne est refoulée sans opposer de résistance ; un régiment, retranché dans les maisons, essaye vainement de nous arrêter. Malgré une vive fusillade qui part des créneaux et des fenêtres,

les Tirailleurs Corses et les Tirailleurs du Pô pénètrent dans les jardins, déjoncent les portes, tuent ou prennent les défenseurs les plus hardis et forcent le reste à s'enfuir en désordre. Pêle-mêle avec les défenseurs, ils enfilent la grande rue, sorte de long couloir bordé à droite par un canal et à gauche par des haies infranchissables, et se précipitent sur les ponts des petits bras de la Traun poussant les fuyards vers le pont principal, sur lequel, en quelques minutes, s'empilent cavaliers et fantassins autrichiens. Derrière eux, à portée de baïonnette se ruent les Corses. Il était temps : déjà les autrichiens entassaient sur le pont des fagots goudronnés pour y mettre le feu. Arrêtés subitement dans leur opération, ils font converger leurs feux sur les assaillants, et ferment à la hâte la porte d'accès sans aucun souci de leurs fuyards ; ceux-ci criblés de mitraille par les leurs, frappés à coup de baïonnettes par les tirailleurs se précipitent du haut des ponts dans les îlots où ils deviennent nos prisonniers.

Coëhorn fait passer par les armes tous ceux qui se trouvent devant lui, et ordonne de jeter dans le fleuve les morts et les chariots chargé de blessés qui obstruent le passage. Sous un feu terrible partant des batteries du château et des maisons voisines, nous arrivons à l'extrémité du pont, dont quelques madriers sont déjà enlevés. Il faut nous arrêter et attendre que les sapeurs du génie aient réparé la partie rompue, ce qu'ils font avec une rare témérité et en y laissant deux officiers et bon nombre des leurs. (1) Maintenant il ne reste plus qu'à faire sauter la porte que l'on barricade par derrière.

Pendant que les haches des sapeurs font voler en éclats les battants des portes, assaillants et assaillis se fusillent à bout portant. Les compagnies avancent toujours ; les rangs se serrent. Il n'y a plus de place pour tomber, les morts restent debout. On ne trouve pas dans l'histoire de situation plus dramatique. Jamais soldats plus courageux n'ont répondu à l'attente d'un chef plus vaillant.

Un dernier coup de hache, une dernière poussée. Le capitaine Ferey, blessé, chancelle, les sapeurs s'effacent, et l'intrépide Coëhorn fait irruption sur la place couverte d'infanterie ayant à ses côtés Campi « non moins brave que lui » (2). Le commandant Morandini suit l'épée haute, à la tête de ses tirailleurs qui foncent à la baïonnette sur les Autrichiens stupéfaits de tant d'audace.

Les Corses engagent vivement une lutte disproportionnée avec leur effectif. Les tirailleurs du Pô, puis le bataillon du 26<sup>e</sup> léger arrivent à leur rescousse. Toute la 4<sup>e</sup> demi-légère

(1) Mémorial militaire du Colonel de Castillay, dans la Sabretache, 1902, p. 342. Parquin 288. — (2) Pelet II, 208.

est aux prises (1). Le lieutenant de Moreton de Chabillant amène deux pièces de canon et cinq caissons de munitions et dispose sa batterie près du pont. Artilleurs et fantassins combattent côte à côte. La place est nettoyée et la 4<sup>e</sup> demi-légère débouche à son tour.

Sans perdre de temps, le général Coëhorn lance le colonel Salmon, avec la 2<sup>e</sup> demi-légère, sur sa droite, vers l'église ; dirige sur sa gauche, la 4<sup>e</sup> demi-légère sous les ordres du colonel Lendry et se tournant vers le commandant Morandini il s'écrie : « Vous, suivez-moi. »

« J'avais l'œil sur lui. Sous le feu, il était aussi beau à voir que le général Legrand. J'étais transporté d'admiration. Je levai mon sabre et je criais de toutes mes forces : Vive le général Coëhorn. Et tous mes soldats répondirent : Vive le général ! Vive le général ! » (2).

« L'enthousiasme était si vrai, écrit Coëhorn, que j'en ai ressenti un frisson qui venait du fond de l'âme. »

Le mouvement de la brigade a pour résultat de couper une colonne autrichienne de 3.000 hommes et de la faire prisonnière. La situation est telle que l'on n'a pas le temps de s'occuper de ces prisonniers de la première heure. (3).

« Vous, suivez-moi » ! Et dans cette apothéose de vivats, de salves d'artillerie, de cliquetis de baïonnettes, le bouillant Coëhorn à cheval marche sur le château à travers une ruelle dans laquelle cinq hommes à peine peuvent marcher de front. Le mouvement est exécuté avec tant de rapidité que les sentinelles autrichiennes ont à peine le temps de pousser un cri d'alarme ; déjà nous tenons la porte principale. L'état-major et une partie de la compagnie des carabiniers tuent les défenseurs qui s'efforcent de lever le pont-levis et réussissent « à pénétrer jusque dans la cour, lorsqu'une décharge de peloton faite à bout portant renverse tous les assaillants et tue le cheval du général. » (4).

Coëhorn fortement contusionné se redresse ; son aide de camp est mortellement frappé à côté de lui (5) et des fenêtres, des créneaux, la mousqueterie fait rage, les grenades tombent et éclatent sans qu'il soit possible de répondre efficacement.

(à suivre)

XAVIER POLI.

(1) Il s'agit du bataillon affecté aux grenadiers Oudinot. Ne pas confondre avec les bataillons du 26<sup>e</sup> léger de la division Legrand.

(2) Morandini.

(3) Lettre de Coëhorn du 5 Mai 1809 dans la Sabretache 1902 p.703.

(4) Lettre du Lieutenant de Moreton de Chabillant dans Saski III p: 135.

(5) Lettre de Coëhorn.



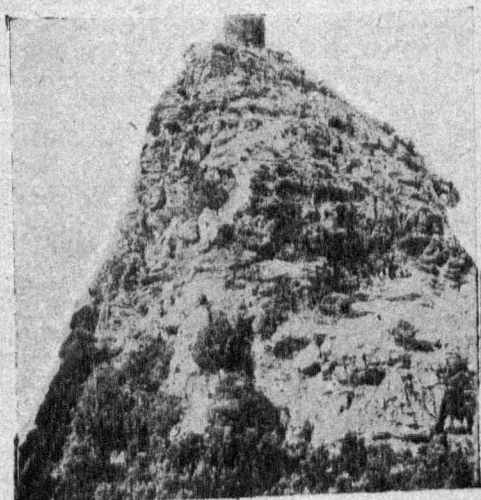
### La Tour de Sénèque



Le Cap Corse est formé par une arête dure et élevée d'où se détachent, à l'est et à l'ouest, des éperons et des contreforts dont le rôle est de délimiter les vallées parallèles où se sont installés les villages et les cultures.

La vallée de Luri, la plus considérable de la presqu'île, est fermée, à l'ouest, par cette arête axiale que traverse, au col de Sainte-Lucie la route Luri-Pino taillée dans le roc, magnifique ouvrage dû à la généreuse audace de M. Piccioni ancien maire de Bastia.

Le col est dominé, au sud, par un pic de la montagne des Ventigiole, sur lequel se dressent les ruines de la fameuse Tour de Sénèque.



Sommet de la montagne où s'élève la Tour de Sénèque

La pyramide a une centaine de mètres de hauteur et la montagne 640 d'altitude. La Tour s'élève au point culminant d'un cône de rochers escarpés, à pic sur trois côtés et d'accès fort difficile par le seul qui soit praticable. Selon la tradition, la partie accessible de ce rocher était toujours trempée avec du suif pour le rendre plus glissant et inaccessible aux ennemis et aux corsaires barbaresques qui voulaient se rendre à ce nid d'aigles. Relatons ce récit de la dramatique ascension que miss Campbell y fit en 1870.

Il fallut, dit-elle, escalader un rocher incliné et uni comme la toiture d'un clocher d'église et sans le moindre appui pour la pointe du pied. Que faire ? Ou grimper à quatre pattes ou y renoncer ; mais le bon moine Fr. Antonio, du couvent de Sainte Lucie, qui lui servait de guide quitta ses sabots et en lui donnant la main ils atteignirent le sommet sans se casser le cou ! Une fois là-haut il fallut s'accrocher faute de place, aux pierres

des parois de la vieille tour et s'y maintenir tant bien que mal, car, au-dessous des trois côtés il n'y avait qu'un précipice énorme en droite ligne sous les murs du bâtiment.

Toutefois, l'ascensionniste est bien dédommée de son effort. Le site, en effet, est d'une rare beauté. De tous côtés on domine le pays : au sud le golfe de St Florent, les collines du Nebbio, de la Balagne et les cimes du Niolo ; au nord l'extrémité du Cap Corse, avec ses trois moulins, à l'est la mer Tyrrhénienne avec les îles toscanes, « alcyons pétrifiés à fleur d'eau », et tout à fait dans le lointain les monts modénais et les monts ligures.

À ses pieds la mer, Pino à l'ouest, la vallée de Luri, à l'est, avec le ruisseau qui l'arrose et la féconde, forme le plus imposant et le plus riant des tableaux et nous croyons sans peine Plinie lorsqu'il nous apprend que les Romains en firent un des centres peuplés de l'île.

Comment le Lurinum romain devint-il au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, la piève de Seneca ? Comment la tour elle-même prit-elle cette appellation ? L'Histoire ne nous le dit pas.

Mais les chroniqueurs, attentifs aux faits et gestes des barons féodaux établis à San Colombano (Rogliano) nous permettent d'identifier la tour de Sénèque avec le *Château de li Moti* (château à signaux) souvent cité dans leurs récits des discordes du Moyen-âge.

D'après Giovanni della Grossa qui a habité San Colombano et qui était particulièrement renseigné sur les seigneurs du Cap Corse dont il a été le secrétaire, le mouvement communal de 1360 avait dépossédé les da Mare.

Lorsque ceux-ci, au XV<sup>e</sup> siècle, récupérèrent leur fief, Colombano s'installa dans le château de Rogliano, son cousin Joanni fit construire le château de li Moti et le bâtard, Crescione, se fortifia sur le port de Centuri. A vrai dire, notre chroniqueur national ne nous dit pas où se trouvait le château de li Moti, mais ce château, il le décrit comme inexpugnable.

« *Sopra un monte altissimo di li piu forti siti che sia in tutta la Corsica* ».

Fortifiée à Rogliano, à Centuri et à Luri, la seigneurie du Cap Corse est désormais à l'abri de toute nouvelle surprise.

Monteggiani, à son tour, cite le château de li Moti et le situe sur un « rocher altissimo e asprissimo ».

Cet auteur nous donne aussi le renseignement précis qui permet d'affirmer que la Tour de Sénèque est certainement l'ancien château de li Moti. En narrant une expédition contre ce château, Monteggiani cite, comme se trouvant à ses pieds, le lieu dit Fondali.

C'est là qu'on fabriqua l'échelle de châtaignier qui permit à Raffaello di Leca de s'emparer nuitamment du jeune héritier Jacques da Mare enfermé dans li Moti par un condottière milanais qui avait formé le projet de s'emparer de la seigneurie.

Or il existe bien, à Luri, au pied de la Tour de Sénèque un lieu dit Fondali. C'est aussi Fondali que se nomme l'affluent de la Piobba ruisseau qui coule à Piazza de Luri après avoir reçu l'Ireini.

Pour MÉRIMÉE lui-même — et l'on sait que le célèbre auteur de « *Colomba* » visita la Corse au titre d'inspecteur général des monuments historiques — la Tour de Sénèque n'a rien, dans sa construction de l'époque romaine ; comme presque tous les donjons du moyen-âge elle est indépen-

dante du reste des fortifications. On peut donc également affirmer qu'elle n'a jamais abrité le philosophe dont elle porte le nom. Mais il est vraisemblable que, comme le veulent la tradition persévérante et la philologie, Sénèque, exilé en Corse par la jalousie de Messaline, en l'an 45, sous le règne de Claude, a habité ce pays.

Et pourquoi sa prison ne se serait-elle pas trouvée sur ce rocher aride, au-dessus de Minervio et de Mercurio, hameaux qui ont conservé leur appellation romaine et leurs bizarres traditions sur l'instituteur de Néron, à l'endroit même où fut construit au Moyen-âge le Château de li Moti ?

Marien MARTINI.

## Le monument de Ponte-Novu

Le général Canonge, auteur de l'historique le plus complet, le mieux documenté et le plus impartial de la bataille de Ponte-Novu, a récemment consacré au *Tombeau du maréchal de Vaux* dans la *Revue de la Corse* (N° 28, Juillet-Août 1924) un article où son court résumé de la mémorable journée du 9 mai 1769 a suscité, dans la presse corse, quelques commentaires. L'un d'eux propose la réimpression de cette brochure, aujourd'hui introuvable ; son auteur y consent d'ailleurs aux conditions les plus douces et il serait à souhaiter que l'on conservât aussi ce remarquable historique à ceux qui veulent être exactement renseignés.

Dans cet article de la *Revue*, le général Canonge rendant pleinement justice à la grande bravoure des Corses déclare que le Maréchal de Vaux a également des droits « au respect de la Corse » qu'il traita humainement après avoir triomphé de sa glorieuse « résistance. »

Un des premiers il a adressé au *Souvenir français*, il y a quelques années, un vœu pour l'érection, en cet endroit, d'un monument commémoratif commun aux deux belligérants.

Des renseignements particuliers nous permettent d'indiquer dans quel esprit de conciliation et d'harmonie ce projet avait été conçu :

Au sommet d'un bloc en forme d'obélisque tronqué, un groupe de Combattants Corses symbolisant leur vaillance, avec toute l'expression énergique que saurait leur donner un sculpteur Corse.

Au dessous, une inscription dédiée à Paoli et à la Corse. Sur la face opposée une autre inscription consacrée à la France et au Maréchal de Vaux. Sur l'un des côtés, un médaillon de Paoli ; sur l'autre, celui du Maréchal de Vaux.

Les combattants seraient groupés de telle façon que les deux faces soient équivalentes.

Ce projet, qui s'accorde avec une interprétation très artistique, digne en tous points de l'événement qu'il doit commémorer, et favorisant les Corses seuls représentés, ne pourrait-il réunir, dans une même aspiration patriotique, les deux comités dont la regrettable rivalité forme aujourd'hui le seul obstacle opposé au but que tous deux poursuivent avec un égal amour de la petite patrie ?

« Je me réjouirai, écrit le général Canonge, si l'idée conciliatrice que je vous ai exposée peut, grâce à vous, faire son chemin.

Battus ? Les Corses le furent sans conteste, mais par des forces

bien supérieures et malgré une résistance désespérée à laquelle on a toujours rendu hommage. »

D'ailleurs, l'auteur de l'historique le plus impartial qui ait été publié de la fameuse journée de Ponte-Novo, ne manque jamais d'exprimer *la grande sympathie* que lui a inspirée l'héroïsme des soldats de Paoli.

Malgré son âge vénérable, l'historien militaire, toujours infatigable, fournit l'exemple d'un admirable labeur. Dans la seule année 1924, à peine écoulée, il a publié un ouvrage sur « *La grande guerre* », couronné par l'académie française, un autre sur « *Le Maréchal de Luxembourg* », et l'on achève en ce moment l'impression d'un troisième volume non moins important : « *Le rôle des humbles de 1914 à 1918.* »

Combien d'écrivains seraient capables d'une semblable production dans la même année ? Mais que dire du fidèle historien de la bataille de Ponte-Novo qui a accompli cette tâche en entrant dans quatre vingt neuvième année ? — A. C.

## NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

### Histoire des Corses

*Cours élémentaire et moyen*, par M. A. AMBROSI-R. (1)

Notre excellent collaborateur et ami A. Ambrosi a mis à la portée de la population scolaire de l'île son *Histoire des Corses*, parue en 1914 ; de son gros livre il a extrait un petit in-12 de 160 pages, *ad usum Delphini*, à l'usage des cours élémentaire et moyen des écoles primaires. C'est une heureuse idée. La matière y est divisée avec la clarté qui règne déjà dans la grande édition. L'histoire de la Corse y est répartie depuis la préhistoire jusqu'à nos jours en seize périodes caractéristiques qui forment autant de chapitres et chacun de ces chapitres est composé de même façon : d'abord un sommaire de la leçon en huit ou dix lignes, puis un développement en trois ou quatre pages et, pour terminer, une lecture d'une page, empruntée aux sources les plus variées, historiens de l'antiquité, du moyen-âge, observateurs contemporains, et dans laquelle un point capital de la période étudiée est mis en relief. (2) La rigidité de cette méthode d'enseignement n'altère en rien la souplesse du développement, d'autant que les gravures au nombre de 63 agrémentent le texte, une page sur deux ou trois. (3) C'est le meilleur livre d'initiation à l'histoire de la Corse. Il apprendra aux

(1) Un vol. in 12, cartonné, 172 pages, 62 gravures, *Bastia* (sans date, ni prix).

(2) Disons toutefois que l'excès de clarté risque d'aller à l'encontre des fins poursuivies et que, pédagogiquement parlant, la numérotation de ces périodes de I à XVI peut embrouiller l'enfant ; ainsi la cinquième période porte comme sous-titre XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. La disparition de ces périodes, au moins dans les titres courants, serait souhaitable et on lirait mieux, par exemple, page 35 et suivantes : *L'Epoque féodale X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles, que l'Epoque féodale, 4<sup>me</sup> période.*

(3) On aimerait que l'impression de ces images fût plus nette et que les procédés typographiques employés fussent moins primitifs.



enfants tout ce qu'ils doivent savoir de leur pays et, pour faire d'eux de meilleurs corses il n'en fera aussi que de meilleurs Français ; car, pour M. Ambrosi, qui ne craint pas de dire : peuple corse, nation corse, malgré le particularisme même qui est à la base de son entreprise, Corse et France forment une expression morale, complète et indivisible. Il a soin de marquer dans sa dernière période, le XIX<sup>e</sup> siècle, ce que la Corse doit à la France et ce que tout Corse est tenu de connaître avant de réclamer davantage à la mère-patrie. Nous ne pouvons que souscrire à cette large conception du patriotisme insulaire. Toutefois M. Ambrosi se révèle ici trop moraliste pour qu'il s'étonne de nous voir formuler un vœu : ce serait de lui voir donner dans une prochaine édition plus d'extension à ce dernier chapitre, qui est capital. A la suite de l'histoire de la Corse au XIX<sup>e</sup> siècle, je lui voudrais voir résumer toutes les possibilités de ressources de la Corse, minéralogie, pêche, industrie forestière viticulture, mouvement démographique, etc... La participation de la Corse à la guerre, par exemple, devrait être mieux traitée que par une courte allusion. Ainsi le jeune Corse, et ses parents qui lisent pardessus son épaule, trouveraient un memento exact en même temps que des conseils précis, fortement motivés et plus explicites que ceux qu'on lit aux dernières lignes de l'ouvrage. Un livre si bien documenté, si clairement rédigé, si fortement médité dans son essence, gagnerait à ce que les pensées directrices dont l'on sent que partout la trame est faite, fussent exprimées avec moins de réserve. M. Ambrosi à sa prochaine édition ne se refusera pas peut-être à poser ce noble couronnement à sa petite histoire des Corses. G. COCOTILLIER.

## MILIA <sup>(1)</sup>

La tragédie corse que vient d'écrire notre collaborateur J.-B. Marcaggi, Bibliothécaire de la ville d'Ajaccio, nous fait assister au déclenchement de passions violentes, d'événements tragiques, à la suite de l'enlèvement d'une jeune fille contre la volonté de ses parents. Elle nous montre le visage de la Corse d'autrefois, dure et intraitable sur le point d'honneur.

Milia, fille du colonel Pisani, aime d'un amour ingénu un jeune homme de Bocognano, Paolo Guerrini, lorsqu'elle apprend que ses parents veulent la marier à son cousin Vincentillo de Valinco, de vingt ans plus âgé qu'elle. Elle vient d'acquiescer la conviction qu'ils ne consentiraient à aucun prix à lui laisser épouser Paolo, parce qu'il appartient à une des familles les plus pauvres du village. Alors elle suggère au jeune homme de l'enlever pour obliger ses parents à consentir au mariage. Nous sommes heureux de détacher pour nos lecteurs, avant leur publication, les scènes VI et VII de l'acte premier qui préparent l'enlèvement.

### ACTE I — SCÈNE VI — MILIA, PAOLO

MILIA. — *Milia prend dans ses mains les mains de Paolo, et, le regardant avec extase : A quoi penses-tu ?*

(1) *Milia*, pièce en trois actes, formera un vol. de 140 pages sur papier vergé bouffant, titre en deux couleurs, au prix de 3 francs qu'il suffit de verser au compte postal de M. Marcaggi, N° 137.64, Marseille.

PAOLO, *avec un léger sursaut*. — A toi, à nous !

MILIA. — Regarde-moi bien dans les yeux, fixement. (*Paolo lève les yeux sur Milia avec timidité*).

MILIA, *avec vivacité*. — Comme ton regard est doux et caressant, mon bon Paolo ! Il m'échauffe et m'émue. J'oublie, en un instant, les terribles anxiétés de ces jours passés.

(*Elle l'attire lentement, lentement, en plongeant ses regards dans ses yeux ; leurs lèvres se rejoignent, Paolo éprouve un frémissement de tout son corps*).

MILIA, *bas, son visage près du visage de Paolo*. — Tu m'aimes ?

PAOLO, *dans un souffle*. — Oui.

MILIA. — Tu es heureux ?

PAOLO. — Oui.

MILIA, *avec douceur*. — Tu oserais me quitter ?

PAOLO, *avec hésitation*. — Je...

MILIA, *avec tristesse*. — Tu oserais me quitter ?

PAOLO, *véhément*. — Non !

MILIA, *attire encore Paolo à elle, l'embrasse tendrement et dit* :  
Je t'aime !

PAOLO, *troublé*. — Je t'aime aussi, beaucoup. Tu es vraiment bonne, trop bonne pour moi. Je suis bouleversé, je ne sais plus ce que je dis, je ferai ce que tu voudras, tout ce que tu m'ordonneras, ma Milia chérie !

MILIA. — Ah ! je te retrouve, Paolo ! Tu seras à moi, toujours ?

PAOLO. — Toujours, jusqu'à la mort !

MILIA. — Viendras-tu, cette nuit, à onze heures, dans mon jardin ?

PAOLO, *avec force*. — Oui, Milia

MILIA. — Aucune crainte ne fera trembler ton cœur ?

PAOLO. — Aucune. Pas même si j'avais à braver le danger de la mort !

MILIA. — Tu m'attendras sur le banc qui est adossé au massif de groseillers.

PAOLO. — Oui.

#### SCÈNE VII — MILIA, PAOLO, BIANCA.

BIANCA, *survenant*. — Il faut se hâter, Milia, le soleil a déjà disparu derrière la cime des montagnes, des vagues d'ombre envahissent le fond de la vallée ; nous avons encore un petit bout de chemin à faire avant d'arriver à la maison ; pour sûr tu vas me faire gronder si nous rentrons à la nuit close.

MILIA. — Attends encore quelques minutes. Je ressens une extrême lassitude ; je suis toujours sous l'influence des propos de ce vieillard !

PAOLO. — Je ne puis me défendre, moi aussi, d'un étrange malaise ! (*Ils restent quelques secondes sans rien dire, soucieux*).

MILIA, *nerveusement*. — Avez-vous entendu ces cris ?

PAOLO. — Quels cris ?

MILIA. — Des cris plaintifs ! Ecoutez ?

BIANCA, *tendant l'oreille, après un silence*. — Ce sont des geais qui jacassent, ma pauvre Milia. Ils sont très communs à Bocognano, dans cette saison. Tiens, en voici un sur la cime de ce châtaignier ?

MILIA. — Ah !

BIANCA. — Allons-nous en, il se fait tard !

MILIA, *après un silence, anxieuse*. — Je n'ai pas la berlue ! Entendez-vous ces soupirs et ces sanglots étouffés !

BIANCA. — Je ne perçois aucun bruit insolite !

PAOLO, *après avoir tendu l'oreille*. — Il n'y a rien d'anormal, Milia ! C'est le ruisseau qui glougloute au fond du val, c'est la brise qui bruisse dans les châtaigniers ?

BIANCA. — Tu as la fièvre, Milia, je te prie de rentrer !

MILIA, *se levant*. — Partons ! Ce vieillard doit avoir le mauvais œil, il m'a jeté un sort !

PAOLO. — Il avait le regard si luisant !

MILIA, *lui tendant la main, à voix basse*. — Je compte sur toi, Paolo !

PAOLO, *à voix basse*. — Oui !

(*Ils se séparent*). — RIDEAU.

J. B. MARCAGGI.

## A propos de Jean Cousin et de la découverte de l'Amérique

Les abonnés qui ont reçu la *Revue* en 1922 n'ont pas oublié que tous les numéros de cette troisième année ont eu une partie consacrée à l'intéressante enquête contradictoire sur le lieu de naissance de Christophe Colomb, à laquelle ont pris part MM. Graziani et Capifali ; ainsi que nos deux collaborateurs, si tragiquement décédés au cours de cette controverse, l'historien Colonna de Cesari Rocca et l'américaniste Henry Vignaud.

A la fin du dernier numéro, alors que ces savantes dissertations semblaient avoir épuisé et résolu la question, M. Jean de Quenza dans un article final, *Le découvreur de l'Amérique*, venait dire : « Maintenant que vous avez rompu des lances pour savoir si Christophe Colomb était né à Calvi ou à Gênes, il n'est pas sans intérêt de démontrer que ce n'est pas lui qui a découvert l'Amérique. » Et il nous montra avec documents à l'appui, comment l'Amérique fut découverte en 1488 par un français, le dieppois Jean Cousin, « Cette constatation, ajoutait-il en terminant, clôturera sans doute la série des nombreux articles sur ce sujet. »

Mais il est dit que, dans cette question, les controverses sont inépuisables. Notre savant et tant regretté collaborateur, F. de Morati Gentile, protesta aussitôt contre les allégations de M. J. de Quenza en nous envoyant, la communication qui suit. Nous ne l'avons pas publiée alors pour ne pas prolonger encore ces débats déjà longs, mais la mort si regrettable de son auteur donne à cette publication posthume, qui ne sera pas la dernière, un intérêt qui la recommande particulièrement à nos lecteurs. — A. C.

Dans le second volume de sa magnifique *Histoire de la Marine Française*, plusieurs fois honorée du grand prix Gobert, M. Ch. de la Roncière nous parle de Jean Cousin, dont Colomb et Vasco de Gama auraient usurpé la gloire, à en croire une notice de la *Revue de la Corse* (N° 18, Novembre-Décembre 1922).

M. de la Roncière nous dit (p. 400 et suiv.) que la légende de Jean Cousin n'a que trop duré.

Une tradition rapportée par une chronique dieppoise, veut qu'en 1448 ce navigateur ait, sur les indications du célèbre hydrographe Desceliers, abordé la côte occidentale d'Afrique, puis se soit dirigé vers l'Ouest, qu'il ait reconnu l'embouchure de l'Amazone d'où il serait parti pour découvrir le Cap de Bonne Espérance baptisé par lui Cap des Aiguilles. Son second capitaine, Pinzon ou Pinçon, après avoir essayé d'amener l'équipage à une mutinerie, et avoir brutalisé des nègres avec lesquels on trafiquait, aurait été chassé de la Marine de Dieppe, par un jugement de l'Hôtel de Ville de ce port, et serait entré au service de Gênes mettant Colomb au courant des découvertes faites au cours de ce merveilleux voyage et tenues secrètes par le Dieppois.

Quant à Cousin, il serait retourné l'année suivante vers le Cap des Aiguilles, avec une escadre de trois navires, et il aurait, par ce chemin, atteint les Indes Orientales avant Vasco de Gama.

M. de la Roncière, après avoir remarqué que l'*Amirauté* de Dieppe aurait seule pu se prononcer, à l'exclusion de l'Hôtel de Ville, sur le cas de Pinzon, souligne le fait que Desceliers, dont Cousin aurait été l'élève en 1488, vivait en 1553. Et l'historien ajoute :

« Et cependant, ce Jean Cousin de 1488 n'est pas un mythe. A cette époque, il existait bien un marin de ce nom, seulement il n'était pas Dieppois et encore moins capitaine. Dans les registres de la confrérie de la charité de Honfleur, parmi les humbles frères servants, s'est inscrite toute une dynastie de Jean Cousin..... et les premiers du nom ont pris part à une expédition célèbre.

Le 24 Juin 1503, l'*Espoir*, de Honfleur, partait à destination des Indes Orientales. Au lieu de doubler le Cap de Bonne Espérance, l'*Espoir* dérivant beaucoup dans l'Ouest, vira de bord vers les Indes Occidentales.

Or, en tête des dix-huit hommes du « mestier de la mer » qui revinrent de l'expédition, on lit les noms de « Jean Cousin l'ainé, autre dit le jeune », c'est-à-dire, en langage du temps, le père et le fils. Nous avons là, en double exemplaire, le fameux Jean Cousin de la légende dieppoise. Deux suppositions sont possibles : ou l'un de ces homonymes, et plutôt le père, le *Maître d'équipage*, était de ces Normands familiers avec les parages du Brésil que purent guider les vents alizés, et alors il aurait fait une expédition antérieure sur les côtes d'Amérique. Ou bien la légende dieppoise, réduite dans ses grandes lignes à une campagne aux Indes Occidentales et au Brésil, et à un engagement avec les indigènes, se rapporte au voyage de l'*Espoir* qui a un schéma identique. C'est à cette dernière solution que je me rallie ».

F. de MORATI-GENTILE.

P. S. — J'ai suivi avec attention la polémique sur le pays natal de Christophe Colomb. RIEN ne m'a encore persuadé que le grand navigateur fût de Calvi. Dans la meilleure des hypothèses, aurions-nous le droit de nous montrer fiers d'être les compatriotes d'un homme qui n'aurait jamais, — même par simple souvenir — donné une pensée à son pays d'origine ? — M. G.



# LA CORSE TOURISTIQUE

## Les régions touristiques de la Corse

### LA RÉGION DU CENTRE

#### Description géographique — Généralités (1)

La région de Corte est pleine des souvenirs les plus émouvants du passé corse : c'est le cœur de l'île, le réduit central contre les invasions ; là aboutissent tous les passages et se dresse la capitale historique de la Corse.

##### 1. — Le Sol et le Climat.

Il en faut chercher la raison dans la géographie même, et cette terre, d'apparence tourmentée et presque tumultueuse, nous révélera sans peine ses caractères fondamentaux et dominateurs. Nous sommes sur le front de la Corse granitique, région particulièrement âpre où la montagne n'est qu'arêtes et que cirques, et si escarpée qu'elle est difficilement accessible.

Vers l'Ouest s'allonge la puissante arête rocheuse qui nous sépare du Niolo, et de ce côté les *punte* avoisinent ou dépassent 2.000 mètres (Galghello, 1.952 m. ; — Artica, 2.329 m. ; — Tozzo, 2.009 m.) au-dessus de la masse imposante du Valdionello que peuplent de magnifiques pins laricios, tandis que, au sud de Corte, le M<sup>te</sup> Rotondo (2.454 m.) et le M<sup>te</sup> d'Oro (2.391 m.) dominent Venaco et Vizzavona.

Mais la direction générale des vallées a permis à l'érosion d'opérer dans cette barrière quelques trouées par où la Corse de l'Ouest peut communiquer avec celle de Nord-Est. Toutes ces vallées sont dirigées perpendiculairement à l'axe montagneux, du Nord-Est au Sud-Ouest, orientation dans laquelle, écrit M. Raoul Blanchard, « il faut peut-être voir une ancienne influence hercynienne ou plus simplement peut-être le sens normal de l'écoulement sur les deux flancs de l'axe cristallin ». Lorsque deux vallées se trouvent dans le prolongement l'une de l'autre, leurs têtes se rejoignent dans des cols plus ou moins élevés : Ciarnente (1.471 m.) entre Tavignano et Liamone, Oreccia (1.453 m.) entre Cruzzini et Vecchio, Vizzavona (1.162 m.) entre Gravone et Vecchio. Il y a là tout un monde de hautes vallées, de circulation aisée mais de forte altitude et d'accès souvent difficile, et où prospèrent particulièrement l'herbe et l'arbre, la fougère, le pin, le hêtre, le sapin.

Or, de Corte à Vizzavona le chemin de fer déroule ses lacets sans nombre au pied même de la région granitique dans le sillon qui la sépare des schistes lustrés de la Corse orientale. A vrai dire, il s'agit moins d'un sillon unique que d'une succession de bassins distincts : bassin de Corte (qui descend à 400 m. à Corte, à 200 au confluent de Vecchio), bassin de Vezzani (qui apparaît comme une rigole profonde aux flancs ravins). Ces bassins sont-ils dus, comme le croit M. Deprat, à un tronçonnement par captures d'un thalweg occupant à l'origine la dépression ? L'hypothèse de M. Raoul Blanchard est plus simple et semble plus exacte : le bassin de Corte ne serait qu'une dilatation en roches tendres de la val-

(1) Voir précédentes livraisons, à partir du n° 25 (Janvier-février 1924).

lée du Tavignano ». Quoi qu'il en soit, le sillon n'a nulle part de sections plus heureuses et plus riantes. Plus au Nord, vers Ponte-Leccia et Lama, tout est sécheresse et aridité, « lamentable paysage de buttes arrondies, dénudées, jaunâtres, où le maquis lui-même n'existe pas ». Mieux ouvert à l'Est, d'où arrivent les vents pluvieux, le bassin de Corte est un peu mieux arrosé : Corte reçoit une moyenne annuelle de 882 mm. et, sur les pentes supérieures, apparaissent vers 5 ou 600 m. de belles châtaigneraies ; de même, la forêt couvre les pentes supérieures du bassin de Vezzani.

Ainsi cette région rude n'est point un pôle répulsif, — et telle est cette Acropole, encadrée de gorges, de ravins et de montagnes, d'où les fleuves descendent comme d'un immense château d'eau et que le chemin de fer ne traverse qu'au prix de rampes pénibles et de lacets vertigineux. Pareille au Massif Central de France, elle domine la topographie insulaire, — et le cœur de la Corse a battu là.

## 2. — Les Souvenirs du Passé.

On doit aborder Corte « avec le respect dû aux grands souvenirs ». Juste et pieuse remarque de M. A. Quantin ! Ne parlons pas de l'époque romaine, encore que des débris de thermes aient été retrouvés dans les environs ainsi que des pièces de monnaie au nom de César et d'Auguste. Laissons de côté les incursions sarrasines dont la trace demeure dans le nom de certains quartiers (*Moreggia*) et de certains ruisseaux (*giargalo dei Mori*). N'évoquons même pas les souvenirs d'*Arrigo bel Messere*, dont le château couronna peut-être, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, la *Punta del Palazzo*. C'est la Corse ardente et fière de l'indépendance que ce nom symbolise et résume.

En 1419, après avoir battu les Génois à Tralonca et à Morosaglia, Vincentello d'Istria y bâtissait le château-fort qui la domine encore. En 1450 la Compagnie de St Georges en prenait possession ; mais elle n'y fut jamais solidement installée et il suffit en 1553 au maréchal de Thermes d'envoyer Sampiero sous les murs de Corte pour que la ville capitulât. Elle redevint génoise, mais de nom seulement et sans enthousiasme, se réservant dans l'épreuve pour les jours glorieux du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Alors se succèdent les dates mémorables : consulte de 1735 qui organise la Corse sous Giafferi et Hacinthe Paoli ; siège de 1745 où s'illustre Gaffori dont les Génois ne purent avoir raison qu'en le faisant assassiner par les Romei. C'est à Corte que les députés des pièves décrétèrent en 1762 la création d'une junta de guerre permanente. C'est là que fut la capitale de Paoli, capitale militaire et politique, et aussi capitale intellectuelle : là étaient l'Université et l'imprimerie. Lorsque la République eut cédé à la France ses droits sur l'île, c'est là que Paoli réunit en 1768 la dernière consulte de la Corse indépendante. Mais après la déroute de Ponte-Novo, le comte de Vaux entra sans coup férir le 21 mai 1769 dans Corte où l'attendait un riche butin. Le grand rôle historique de la région cortenaise était fini.

Paoli tentera d'en galvaniser à nouveau les énergies, d'abord pour le compte de la France, qui l'avait rappelé d'exil et avait fait confiance à son loyalisme, puis pour le compte des Anglais qui, pendant deux ans (1794-1796), possédèrent l'île de Napoléon. Mais Paoli n'avait plus la Corse avec lui. Et la France commença de pacifier et d'administrer le dernier refuge de la liberté d'antan.

C'est du temps de Louis XVI que datent la citadelle de Corte et la caserne qu'elle renferme. Soucis stratégiques bientôt abolis : la ville moderne débordé sous Louis Philippe le quartier des *Castollacce* où les habitants s'étaient longtemps concentrés. Au cœur de l'île française il n'est plus besoin d'appareil militaire, et sous le Second Empire le château n'est qu'une prison : elle reçut des révolutionnaires, tels que Blanqui et Delescluze. Et c'est au développement de la vie économique que la France du XIX<sup>e</sup> siècle essaya de consacrer ses efforts.

### 3. — Les Ressources du Présent

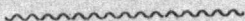
Or il apparut très vite que la région de Corte ne répondait pas aux exigences d'une capitale moderne. Car il faudrait que les produits des principales vallées pussent s'y concentrer économiquement et s'écouler, avec une égale facilité, vers les ports qui conduisent à la France et à l'Italie. Or elle se trouve à l'intersection de deux vallées étroites et presque inaccessibles, et l'influence de Corte sur le reste de la Corse ne peut qu'être très restreinte. Voilà ce qu'exprimait avec force Conte-Grand-champs vers le milieu du Second Empire et tous les faits ont vérifié sa constatation. Le chemin de fer lui-même ne semble pas devoir apporter ici les améliorations décisives qu'il entraîne ailleurs.

Car la main d'œuvre émigre vers des régions plus favorisées. Quelques propriétaires avisés font valoir leurs vignobles et produisent un vin savoureux et sucré qui est de tout premier ordre. Mais, en dehors de cela, les ressources sont maigres et la forêt elle-même s'éclaircit, qui abrita et nourrit les héros de l'indépendance. Ici plus qu'ailleurs les méfaits des bergers, incendiant sans scrupules, déterminent sur les pentes ravagées de véritables désastres, surtout quand ils se combinent avec la maladie des châtaigniers.

Mais la compensation peut se rétablir peut-être par l'afflux en sens inverse des touristes et des « estivants ». Nulle région ne peut être, autant que celle-ci, revivifiée et régénérée par le tourisme et il suffit de citer le nom de Vizzavona pour comprendre la légitimité de tous les espoirs : « c'est la Suisse avec ses neiges éternelles, ses montagnes pittoresques, ses sites rustiques, que l'on peut contempler à quelques heures de Bastia et d'Ajaccio. » (Dr Zuccarelli). Et sans doute Vizzavona est unique et nulle forêt n'est, au témoignage de R. Bazin, plus « fraîche », plus « silencieuse », mieux « faite pour les vacances. » Mais on aurait tort de méconnaître le charme de stations voisines qui de plus en plus sont réputées : — Vivario, dont le paysage a tant de grandeur sauvage, où les torrents, les rochers et les bois sont « d'une inexprimable magnificence » (Arduin-Dumazel) où l'on retrouve l'impression des Alpes, « d'Alpes plus élancées, plus majestueuses, grâce à la clarté du ciel, à la haute colonnade des pins, à la transparence lumineuse des eaux ruisselant en cascades » ; — Vezzani, dont le massif boisé de pins et de chênes, recèle, à l'écart des routes, tant de senteurs balsamiques ; — St-Pierre de Venaco, au centre d'un merveilleux panorama ; Corte même d'où l'on découvre, à l'abri des vents, la Corse presque entière, et qui constitue, comme nous l'allons voir, le centre des excursions les plus admirables et les plus variées.

Louis VILLAT.

(à Suivre)



## Souvenirs de Corse



### Le chemin de Teghime <sup>(1)</sup>

Trois fois, nous frappâmes en vain à la porte de l'abri militaire. Le vent couvrait tous les bruits; et il fallut se résigner à déjeuner dans le creux d'un rocher. La quatrième fois, un soldat nous ouvrit aimablement la porte. C'était un Parisien du Mont-Valérien, qui nous fit asseoir auprès d'un beau feu vif. Ils sont deux là-haut, à plus de neuf cent cinquante mètres, à garder l'énorme lentille de cristal qui, par temps pur, peut échanger des signaux avec le Mont-Chauve, près de Nice. Faction bien inutile en hiver quand, aux longues journées mortelles, les nuages s'accrochent à la montagne et soufflettent de neige l'humble maison. Pour rentrer à Bastia par Cardo, il faut descendre la pente nord de la serra, aussi abrupte que le versant sud est doux. Notre soldat nous mit bien sur un étroit sentier qui se fauflait entre les rochers et qui du reste s'effaça bientôt sous le ciel désolé et sauvage. De fines aiguilles de pierre nous assaillirent, des dents crochues nous pourchassèrent en un cercle enclos où roulaient les échos multipliés de nos voix. A mesure qu'on avançait, la déclivité se faisait plus rapide et le sol semblait se creuser sous nos pieds, comme un gigantesque entonnoir de pierres prêt à nous embouteiller: on ne sortit de ce mauvais pas qu'à grand'peine, en se cramponnant aux saillies et aux racines. Le plateau de Cardo s'étend au pied de cette falaise que revêtaient autrefois des pins magnifiques. Il ne reste plus de cette antique parure que le nom du Pigno et un bouquet d'arbres clairsemés, perdu dans un océan de maquis en fleurs. On s'y reposa au bon soleil de mai, puis on regagna Bastia par Cardo, avec un butin d'anémones et de jonquilles, sous un ciel pommelê qui faisait un dôme bucolique au crépuscule du soir.

Du Pigno, on peut aussi descendre au hameau de Suerta. A droite en montant, en bordure de la route nationale, il y a une petite maison blanche avec des volets marron et un grand perron d'où la vue sur la mer est magnifique. Nous nous arrêtons volontiers quand ses excellents propriétaires, nos amis, y étaient installés pour la saison des chaleurs et des vacances. Certes, le chemin est solitaire. Mais il est sûr. Aussi, ne craignez rien si le soir quelque servante peureuse rentre de la fontaine en poussant des cris affreux et raconte qu'elle a buté contre un gros tas sombre: ce n'était pas un bandit, c'était un ânon qui venait boire. On s'arrêtait donc à la maison blanche toutes les fois qu'on pouvait. On y rencontrait des chasseurs de notre connaissance, trempés et fourbus, qui nous faisaient venir l'eau à la bouche avec leurs histoires de perdrix et de « pâtés » de merles; les filles, gentiment, nous servaient de croustillants gâteaux corses et du vin blanc de leurs treilles. Quand l'abbé, leur frère, était là, on faisait le tour du beau vignoble, en causant théologie ou vieux bouquins. Il nous montrait ses dernières acquisitions dans la mignonne petite chapelle où il disait la messe le dimanche et qui lui servait de cabinet de travail le reste du temps. Marcheur intrépide et fervent linguiste, l'abbé adorait les voyages. Il aimait à arrêter les touristes qui passaient sur la route et à parler de leur pays en vidant avec eux quelque précieuse bouteille. Quelquefois, surtout s'ils étaient étrangers, il les hébergeait pour

(1) Fin, voir *Revue de la Corse* n° 29 (Septembre-Octobre 1924).



la nuit, avant de les remettre sur le chemin des Agriates ou de la Balagne, et se faisait conter leur histoire. Une après-midi que nous étions à Suerta, un voyageur vint à passer, sac au dos, gourdin ferré à la main. L'abbé l'invita. Le voyageur s'assit en mâchonnant deux ou trois mots informes. Allons, pensai-je, mauvaise prise ! et je vis mon ami qui faisait la moue. Pourtant, cet homme m'intéressait, ses traits délicats n'étaient pas communs, et ses yeux un peu tristes pétillaient d'intelligence. Après s'être installé carrément sur sa chaise, et restauré un peu, il fit un grand effort et esquissa quelques mots en français. On l'encouragea, mais le français ne venait pas. Il s'arrêta en souriant. Alors on essaya de l'italien, de l'anglais, de toutes les langues modernes que nous connaissions. Il restait cantonné dans les monosyllabes. Soudain, nous eûmes, l'abbé et moi, la même idée. On se mit, tant bien que mal, à parler latin. Oh ! alors, si vous l'aviez entendu, notre voyageur ! Cicéron n'était pas plus bavard. Il fallut d'abord se faire à son accent, et ce fut assez long et très drôle. Mais du moins la glace était rompue. Il nous raconta à diner qu'il était noble, et hongrois, et qu'il avait autrefois possédé de vastes domaines dans les montagnes qui séparent la Hongrie et la Roumanie, près du col de la Tour Rouge. Mais il avait eu des histoires de famille qui l'avaient dégoûté du monde et a'ors il s'était défait de tous ses biens ; et maintenant, il parcourait l'Europe, en ermite, pour oublier, nous dit-il, et aussi pour apprendre un peu avant de mourir, sans autres bagages que de menus effets, un passeport en règle et de très authentiques lettres de crédits. On veilla tard, ce soir là, dans la grande chambre carrée et chaude où luisait la lampe, à écouter le noble transylvain marteler en rudes syllabes latines ses récits d'aventures.

De l'autre côté de la route, presque en face la maison blanche, une voûte marque le commencement d'un sentier tortu qui mène à l'ancien chemin de Teghime. Cette voie hardie que les Français construisirent au début de l'occupation pour assurer leurs communications rapides entre les deux mers, coupe d'une ligne presque droite la base du cap Corse. Raide et caillouteuse, avec des rampes atroces, elle est d'aspect plus tragique que sa sœur cadette, qui l'a détrônée depuis longtemps. C'est en vain que les amandiers y fleurissent auprès des camélias. Je l'ai toujours connue mélancolique, depuis le mur pierreux du cimetière, couronné de cyprès, jusqu'au col. Le Pigno, qu'elle attaque de front, se venge en bouchant son horizon. Et pourtant, comme les gens vous y font bon accueil ! Jamais nous ne rentrions de par-là sans qu'un paysan nous ait invités à cueillir ses violettes ou qu'un hôte nous ait chargés de mimosa.

Du reste, pour qui les connaît, les promenades charmantes abondent dans ce coin de campagne bastiaise : soit que, parmi les champs travaillés avec amour, on suive la vieille route elle-même, encombrée de rochers et bordée de maisons en ruines, où la bise, qui s'engouffre au val d'Erba-jolo, se lamente au grêle feuillage des oliviers ; soit qu'on s'égare au printemps dans le labyrinthe de murailles branlantes qui descend, par la chapelle de Monserato, à la rivière de Lupino, où jacent les lavandières ; ou bien encore qu'on aille en flânant de la maison du curé, à Suerta, jusqu'au couvent de Saint-Antoine. Le chemin court, d'abord, dans les vignes qui surplombent la route nationale. A gauche, c'est le décor toujours nouveau du Pigno, aux contreforts pareils à des tours, c'est une crête lointaine hérissée de trois arbres solitaires. A droite, dans un enclos familial, un mausolée de pierre, orgueilleusement, dresse sa lourde pyramide

flanquée d'un haut tronc nu. Plus loin, des torrents désordonnés dévalent vers la côte ; on les franchit sur des pierres arrachées à quelque muraille voisine. Et puis, c'est le maquis jusqu'aux épaules, la brousse parfumée. On tourne à droite, pour regagner la grand'route, par des marches traîtresses qui n'en finissent pas, véritable échelle de Jacob que deux murs étrangent. Derrière vous, la silhouette de la haute montagne, toute grimaçante de blanc et de noir, vous poursuit et vous hante.



Passé l'octroi et le couvent de Saint-Antoine, à un tournant brusque, la route se pare d'un bouquet d'eucalyptus. C'est là qu'une passerelle légère unit la chaussée à une maisonnette de deux étages, construite dans un terrain en contre-bas. Nous faillîmes la louer. Pensez donc ! Une maison avec un grand vignoble autour et, de l'autre côté de la route, un verger en pente, avec des citronniers, des orangers et des palmiers ! Quelle tentation pour un citadin ! Il y avait bien des inconvénients. Par exemple, l'eau n'était pas installée à la cuisine. Baste ! le propriétaire ne s'en émouvait pas. N'y avait-il pas une source au verger, dont l'eau était incomparablement supérieure à l'eau de la ville ? Et puis, ce jardin sans clôture, où l'on n'avait qu'à se laisser choir pour piller les vignes ? En Corse, monsieur, il n'y a pas de voleurs ! Soit. Et, comme Perrette, nous nous mettions à faire des caleuls et des projets, nous prévoyions des récoltes de citrons phénoménales, deux par an peut-être, des oranges par centaines, des monceaux de figues. Le vignoble restait le gros souci. Qui soignerait les ceps, les taillerait, les ébourgeonnerait ? Des amis enthousiastes s'offrirent pour le labour et le binage. Mais qui nous aiderait à vendre, où ferait-on le vin ? Cela se compliquait fort. Faudrait-il, chaque automne, abandonner à quelque mercenaire la moitié de la récolte ? Où troquerait-on les bouteilles, les fûts pour loger tout ce vin-là ? Les gourmands nous conseillaient : on mangerait le raisin, on y arriverait en s'y mettant à beaucoup, et cela simplifierait les choses. Bref, nous fîmes ce rêve d'un jour d'avoir la maison et le vignoble, au petit vallon mignon, à nous tout seuls. Nous y pensâmes, si je me rappelle bien, toute une nuit blanche. Et puis le matin nous porta conseil, nous ne nous sentions pas le cœur de vigierons. A midi, on louait sur la Traverse.

On oublia la villa et son verger. Est-ce que la maison amie de la montée Sainte-Claire, où nous n'avions qu'à sonner pour qu'on nous ouvre, ne donnait pas, elle aussi, sur le même vallon arrondi, tourné vers la mer ? Les Anglaises qui y demeuraient en avaient fait un bungalow colonial, exotique et charmant. Nous y allions souvent, à l'heure du thé, causer au coin de l'âtre ou regarder à la fenêtre les cyprès impassibles s'endormir dans la chute soudaine de l'ombre. A dîner, une Italienne, qu'on eût dite échappée à Botticelli, les poignets hauts et la taille bien cambrée, servait les plats succulents du pays. On se retrouvait entre amis, on parlait de la Corse, de ses ressources et de son histoire. L'éminent professeur Forsyth-Major, du Musée britannique, avait là son quartier général. Il nous montrait d'habitude ses dernières trouvailles préhistoriques, produit de ses savantes et patientes recherches dans les cavernes insulaires. Ces pierres qu'on palpat, ces joyaux, ces bijoux de silex qui ornèrent il y a six cents siècles la gorge des femmes antédiluviennes, c'était un peu de l'histoire de la Terre qui nous passait entre les mains ; et nous nous félicitions de vivre sur un sol aussi antique.

L'été, on n'avait plus d'yeux que pour le jardin et les terrasses, la vérandah fraîche et le vallon plein de verdure. C'est là que nous avons cueilli, avec autant de joie que nous aurions pu le faire dans notre propre verger nos premières mandarines et nos premiers citrons. Même au plus chaud du jour, on y était bien. On accrochait des hamacs aux gigantesques pins-parasols à l'ombre épaisse et revêtus jusqu'au faite de délicate glycine. Des rives d'enfants se mêlaient, dans les rêveries d'après midi, aux chants des oiseaux. Puis la nuit venait jeter sur les arbres sa magie et son mystère. La lune, en se jouant aux rameaux, les faisait paraître plus hauts encore. Les taillis s'embrasaient de mille lucioles qui venaient jusqu'aux portes du salon allumer leurs jolis petits phares. Dans les citernes, les grenouilles commençaient leur concert. On faisait et on refaisait le tour des allées noires que les sources égayaient de leur tendre nocturne. Jamais nos yeux ni nos cœurs n'oublieront la maison de la montée Sainte-Claire, où les heures coulaient trop vite. Paul CHAUVET.

## Ajaccio à Noël <sup>(1)</sup>

On obéira surtout à Napoléon, car il est né maître et prince. Il est le produit nécessaire du ciel et du sol de Corse, de cette famille, de cette maison où nous sommes, de la discipline et de l'effort que, depuis dix siècles, l'île s'impose pour conquérir l'indépendance et l'honneur. Sa puissance est faite de toutes les énergies des ancêtres, et sa gloire leur appartient. Avant de quitter la demeure de la rue Saint-Charles, j'ai touché la trappe par où Bonaparte enfant échappa aux partisans de Paoli ; et j'ai voulu revoir un instant ces choses si simples et si grandes, les meubles aux membres grêles, les carreaux branlants, les murailles nues et les plafonds vierges, et les grandes glaces qui reflètent si peu. Puis je suis allé m'accouder à la fenêtre d'où l'on aperçoit, à gauche et à droite, le bleu du golfe. Cet azur tentateur, au bord du nid de l'aigle, a fait la fortune de Bonaparte. Paoli, — on pense toujours à lui quand on parle de l'autre — étouffait dans ses montagnes, à la poursuite d'une retraite altière dans les cimes et le ciel. Bonaparte trouva dans la mer une échappée sur le monde. Paoli devait rester provincial. Napoléon allait devenir universel.

Du reste, ce n'est pas à la gloire tumultueuse de l'Empereur qu'on pense en quittant sa maison. Cette origine si modeste de tant de bruit étonne plus que toutes les batailles du grand capitaine. La magique présence, invisible mais certaine, qui hante les moindres recoins de sa demeure, ce n'est pas le souvenir du destin incommensurable de celui qui y est né. C'est plutôt la survivance d'esprits domestiques, d'ancêtres qu'enflammèrent et soutinrent les vertus de toute une race, le culte de la famille, la passion de la liberté, l'attachement à la patrie, à ce qui est grand et à ce qui est fort.

Plus tard, à la fumée des victoires et à la brume des ambitions déchainées, Napoléon put oublier ses origines. Jamais il ne les renia. Il savait d'où coulait la source de son pouvoir. L'héritier des Césars éclipsa bien pour un temps le jeune Bonaparte d'autrefois, fils de son époque, chef de la démocratie ajaccienne et insulaire et soutien convaincu de l'Assemblée Constituante. Mais quand vinrent les années et les revers, à mesure que la renommée pâlissait et que baissait le feu de la vie, insen-

(1) Fin, voir *Revue de la Corse* N° 30 (Novembre-Décembre 1924).

siblement et comme par instinct. Napoléon redevenait lui-même l'amant fervent de la liberté et de la patrie, sans souillure et sans remords, qu'il était au début de sa carrière. Toutes les joies passagères que le monde peut donner, il les avait goûtées. Il s'était grisé de tous les fastes et de toutes les splendeurs qu'une ambition insatiable peut désirer. Il en restait écoeuré et, dans son dégoût, soupirait après la source incorruptible de vie qu'il avait connue et délaissée. Sur le lit de camp de Sainte-Hélène, Bonaparte, déchu de tous les honneurs terrestres et face à face avec lui-même, pense sans cesse à Ajaccio et à la Corse et à la maison de la rue Saint-Charles, désormais plus belle, à ses yeux desillés, que tous les palais de tous les rois. Il y voit Letizia, sa bonne mère, qui jadis, pour se ménager des amitiés et assurer l'avenir de son enfant, tenait toujours table mise; il se rappelle l'invasion et la mise à sac du vieux nid, en 1793, par les paolistes; et sa dernière visite, trop courte, une semaine à peine, au retour de la campagne d'Égypte. Quand, dans son imagination désœuvrée par l'exil, il ne livre pas quelque bataille passée, c'est vers le golfe d'Ajaccio que vogue l'Empereur, vers la simplicité première d'où il est sorti et où bientôt il va rentrer.

Le site d'Ajaccio est un symbole, et la maison de Napoléon en est un autre. Ce sont des fleurs achevées du pays corse. Le golfe synthétise les beautés insulaires. La maison résume et encadre les vertus patriarcales et l'effort séculaire d'un peuple entier. Quand on monte de la côte vers l'intérieur et qu'on se heurte aux parois de roche sombre et aux cirques dénudés de la Gravone, on commence à comprendre Ajaccio. C'est ici, où il fait froid en hiver, où la vie est rude aux champs et au hameau, dans les forêts et sur les crêtes où les ancêtres tombèrent jadis pour la liberté et l'honneur, c'est ici que la beauté germe et que se lèvent les mâles courages. Mais pour que les hommes et les choses s'épanouissent dans la plénitude de leur noblesse, il a fallu descendre des pics sauvages à la plage adorable, sous le ciel béni de là-bas. C'est là que toutes les luttes s'apaisent et que les tempêtes s'oublient et que la nature et le cœur, tranquillisés et impassibles, peuvent se couronner de lumière et de fleurs. On dirait que le Temps s'est arrêté sur ces rives et que ce lieu marqué du Destin a pu voir, sans en rester confondu, la face de Dieu et l'essence des choses.

Paul CHAUVET

### Le Lion de Roccapina.

*Il repose, accroupi, sur le roc éternel ;  
Les flots viennent bercer son long sommeil de pierre ;  
Face au désert, il semble à travers sa paupière,  
Contempler en extase un pays irréel ;  
L'éclair s'est émoussé sur son front solennel ;  
La bourrasque n'a pas hérissé sa crinière ;  
Il paraît menaçant dans sa pose guerrière,  
Mais ses crocs sont rentrés dans le mufle cruel ;  
Il a vu s'accomplir les destins de la Corse...  
Il a vu se dresser le Droit contre la Force  
Au sommet de nos monts que le sang a rougis...  
Mais la Corse est vouée au tourment de Sisyphe...  
Réveille toi Lion ! Ouvre ta large griffe !  
Montre tes crocs sanglants ! Bats tes flancs et rugis !..*

Abbé Ch. FERRACCI, lauréat de l'Académie







## Heureuses Nouvelles

La sixième année, que la *Revue de la Corse* commençait au milieu de difficultés connues de ses abonnés, vient de lui apporter la surprise de puissants encouragements.

Nos lecteurs savent depuis longtemps quel concours précieux, — nous pourrions dire *indispensable* — lui a été apporté, dès la première année, par le *syndicat corse de Marseille*, dont le distingué Président est M. P. Corticchiato, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, en souscrivant l'abonnement individuel de tous ses membres.

Cette assemblée de bons Corses, comprenant combien l'existence est difficile pour une publication régionaliste comme la nôtre, vient de lui voter en outre une généreuse subvention.

Presque dans le même temps le courrier de l'Indo-Chine nous apportait l'agréable nouvelle que l'*Amicale Corse de Saïgon*, sur la proposition de l'aimable M. Carlotti, qui jouit auprès de ses compatriotes d'une considération méritée, venait d'attribuer à notre *Revue* une subvention annuelle importante, lui permettant de franchir avec plus d'assurance les moments difficiles que nous traversons. Ainsi le syndicat corse de Marseille ne sera plus isolé dans son geste sympathique en faveur de notre publication régionaliste.

A l'un et à l'autre de ces deux groupements corses, dont le même sentiment patriotique et généreux se rejoint à travers les mers, nous adressons, de cœur avec nos lecteurs qui en profiteront, l'expression personnelle de notre vive gratitude, heureux de constater par cette nouvelle marque tangible de bienveillance à l'égard de la *Revue*, la sympathie et l'attachement qu'elle a su inspirer autour d'elle.

Notre éminent collaborateur, M. Camille Enlart, Directeur du *Musée de sculpture comparée du Trocadero*, dont nous allons publier la savante étude sur les *Monuments historiques de la Corse*, illustrée par ses nombreux dessins originaux, vient d'être élu, avec une forte majorité, membre de l'*Académie des Inscriptions et belles lettres*.

Nous adressons nos bien sincères félicitations, pour cette distinction amplement méritée, à l'auteur des *Villes mortes de la Corse* et de tant de remarquables ouvrages d'archéologie qui ont consacré sa réputation aussi bien à l'étranger qu'en France.

Pendant que s'imprimait notre *Revue*, la très importante thèse de Doctorat, sur la Corse, dont un extrait paraît en tête de cette livraison, était soutenue à la Sorbonne, le 21 Janvi.

M. Louis Villat, aussi bon orateur que docte historien, a brillamment développé ses réponses aux questions posées par les huit professeurs éminents qui, à part quelques critiques de détail, ont été unanimes à lui adresser de chaleureuses félicitations.

L'assistance, nombreuse et composée en grande partie de notabilités corses, n'a pu qu'applaudir à la décision du jury lorsque le Président est venu annoncer que M. Louis Villat, pour sa thèse très remarquable, était reçu Docteur ès-lettres, — le plus haut grade universitaire — avec la mention « très honorable » — la plus haute qui puisse être décernée.

Tous les lecteurs de la *Revue* adresseront, avec nous, leurs félicitations au nouveau Docteur ès-lettres qui a été depuis cinq ans, comme il continuera de l'être, le collaborateur assidu de la *Revue de la Corse*.

La Corse touristique, dont la création a été très appréciée par nos lecteurs depuis un an, inaugure sa seconde année en reprenant la suite des intéressantes *Régions touristiques de la Corse* dont notre savant collaborateur, M. le Docteur ès-lettres L. Villat, avait été obligé de suspendre momentanément la publication pour achever sa thèse magistrale sur la Corse.

Les lecteurs de cette publication régionaliste qui complète les deux autres sous la couverture de notre *Revue*, liront avec plaisir la captivante description des régions qu'il reste à parcourir. Ces articles illustrant le tourisme insulaire et qui furent avec les excellents *Souvenirs de Corse* de M. Paul Chauvet, également Docteur ès-lettres, un des éléments du succès de *La Corse touristique*, paraîtront désormais sans interruption dans tous les numéros de sa deuxième année.

Nous commencerons, dans le prochain numéro de *La Corse Moderne*, une série d'articles économiques qui montreront la Corse dans: son passé — sa détresse — ses richesses naturelles — ses aspirations. Dus à une plume exercée et connue, ils formeront le résumé complet d'une très importante et très intéressante étude économique de l'île délaissée.



## VUES ARTISTIQUES DE LA CORSE

### *Albums de cartes postales détachables*

Ajaccio, 12 Cartes choisies 1,25 franco 1,50  
 Bastia, 12 Cartes choisies... 1,25 id. 1,50  
 Douze vues remarquables.. 1,25 id. 1,50  
 Vingt Cartes principales... 2,25 id. 2,75  
 Trente-deux vues pittores. 3,25 id. 3,75

Ces élégants carnets, sous couverture illustrée, avec notices, plans ou cartes de la Corse très pratiques pour correspondance en cours d'excursions, sont également agréables à parcourir et conserver. On peut verser à notre Compte postal N° 211.44. en notant la commande sur le talon du mandat

## La CORSICA de NOVELLINI

La plus belle allégorie de la Corse, format 80x60, valeur 30 francs, prix 15 fr. *franco* en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (*exceptionnel*).

Œuvre artistique de 1<sup>er</sup> ordre

## TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. *gr. luxe.* 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. *gr. luxe.* 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3.50

Réduction pour les 3 réunis en un seul envoi, *franco* 10 fr. 50 avec recommandation : 11 fr.

Nous accorderons des conditions spéciales aux nouv. aux abonnés qui voudraient se procurer les trois dernières années de la *Revue*.

Ceux de nos anciens abonnés pouvant disposer des N°s 2, 7 et 8 de la *Revue*, qui nous manquent, ou de l'un des trois seulement, nous obligeront, en nous en faisant l'envoi. Nous sommes disposés à les payer plus que leur valeur ou les échanger avantageusement.

## Catalogue d'ouvrages sur la Corse

Brochure sous couverture contenant 22 colonnes de notice bibliographiques.

Il sera adressé gracieusement et *franco* à tous les abonnés de la sixième année qui nous en feront la demande.

## L'ANNU CORSU

Almanacq litterariu illustratu

Antologia Regionalista

Directeurs :

P. ARRIGHI et A. BONIFACIO

1925 — 3<sup>me</sup> année

Nombreux Collaborateurs  
 en dialecte corse et en français.

Portraits et paysages corses

par F. Cappatti et T. Gregory.

Nouvelle couverture illustrée

Prix : 4 fr. ; *franco*, 5 fr. ; recom. 5 fr. 50

Nous avons encore quelques exemplaires des deux premières années.

## Itinéraires Descriptifs

DES

## Routes de la Corse

NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux  
 et la Carte Routière

Ouvrage honoré de subventions :  
 du Conseil Général de la Corse, de  
 la Chambre de Commerce d'Ajaccio,  
 de l'office national du Tourisme, etc.

Format de poche, 272 pages compactes

Prix : 10 fr. ; *franco* 10 fr. 50. ; recom. 11 fr.

## Le Souvenir de Napoléon à Ajaccio

par J. B. MARCAGGI

Etude historique très documentée sur Napoléon, la Corse et les Corses. Un vol. in-18, sur papier surglacé, nombreuses illustrations, plan d'Ajaccio en 1769, paroles et musique de l'*Ajaccienne*, hymne napoléonien.

Envoi *franco* contre mandat ou versement de 5 francs au compte postal N° 211-44, de M. A. Clavel, Paris.

Du même auteur :

## Le Berceau de Napoléon

Etude de critique historique sur le berceau authentique de Napoléon. Documents entièrement inédits, photographie du berceau ; brochure in-18. Prix : 1 fr. 50.

Les deux brochures, *franco* et recommandées : 7 francs.

Tous les Corses devraient posséder ces souvenirs.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*.